

IV

Le 20^e siècle de la culture québécoise : la quête d'une identité

par Christine Eddie*

* Du ministère de la Culture et des Communications.

1900. Le jeune Émile Nelligan, déjà en proie à la névrose, s'est réfugié à la Retraite Saint-Benoît. Le comédien Julien Daoust vient d'ouvrir le premier théâtre francophone à Montréal, dans l'espoir d'y promouvoir les talents « canadiens ». Albani, la grande cantatrice née à Chambly, connaît un succès fulgurant en Europe et en Amérique. Le sculpteur Louis Jobin est sur le point de quitter Québec pour installer son atelier à Sainte-Anne-de-Beaupré. Folkloriste et musicien, Ernest Gagnon continue de faire connaître la culture musicale québécoise en France. Le peintre Ozias Leduc, âgé de 36 ans, mène une carrière discrète sur les bords du Richelieu, tandis que l'écrivain Louis Fréchette, dont les œuvres sont connues au Québec et en France, n'a plus, à 60 ans, que quelques années devant lui. Parmi les enfants de ce siècle qui commence, Conrad Kirouac (le Frère Marie-Victorin) est un adolescent de quinze ans, Mary Travors (La Bolduc) commence sa vie d'écolière à Newport, pendant qu'Albert Tessier et Gérard Morisset sont des bambins, encore loin de songer à consacrer leur vie au cinéma ou aux œuvres d'art.

Un mythe tenace voudrait que la culture québécoise soit née en même temps que la Révolution tranquille des années 60. Il y a pourtant au Québec, entre 1850 et 1950, une vie artistique et intellectuelle de plus en plus déterminée à s'exprimer. Certes, les succès internationaux des musiciens, peintres, chanteurs, danseurs, poètes et écrivains du Québec d'avant 1960 – il y en eut bien davantage qu'on le croit généralement – ont sans doute eu plus d'échos hors des frontières québécoises qu'auprès de la population locale. De même, les spectacles présentés sur les scènes québécoises sont alors davantage axés sur l'interprétation d'œuvres étrangères que sur la création locale. C'est que créer librement, dans le Québec des premières décennies du 20^e siècle, exige du courage et de la persévérance.

Un début de siècle très difficile pour les artistes

Le Canada est en pleine mutation. Les droits des francophones catholiques qui vivent hors Québec régressent depuis 1864². L'exode des Québécois vers les États-Unis atteint des sommets. L'industrialisation et l'urbanisation modifient en profondeur les structures et le mode de vie traditionnels. Un vent de laïcisme et de libéralisme souffle en Europe et notamment sur la France, principale référence culturelle du Québec. Dans ce climat chargé d'appréhensions, le clergé et les élites du Québec sont galvanisés. Ils développent une stratégie de survivance qui exacerbe les valeurs morales, religieuses et nationales. Jusqu'en 1940 et même au delà, ils imposent leur conservatisme et leur méfiance à l'endroit de tout ce qui évoque la modernité, dont les arts.

1. Cet article traite plus spécifiquement de l'évolution québécoise des arts et des lettres.
2. Les franco-catholiques perdent leurs écoles en Nouvelle-Écosse dès 1864, au Nouveau-Brunswick en 1871, au Manitoba en 1890, en Saskatchewan et en Alberta en 1905, et en Ontario en 1912. Voir : Fernand Harvey, « Le Canada français et la question linguistique », dans Conseil de la langue française, *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*, Fides, Les Publications du Québec, 2000, p. 145.

La lente progression de la scolarisation³

Bien que n'en faisant pas un absolu, la plupart des études sur les comportements culturels démontrent que plus on est scolarisé, plus on est susceptible de s'intéresser à l'univers artistique et culturel. Or, au Québec, il faudra attendre la laïcisation de l'enseignement, durant les années 60, pour assister à une véritable démocratisation de l'éducation.

Deux systèmes scolaires, l'un pour les francophones, l'autre pour les anglophones

À partir de la Confédération canadienne, deux systèmes scolaires séparés et autonomes sont établis au Québec : l'un protestant et anglophone et l'autre, catholique et francophone. Le système francophone, qui encadre l'éducation de plus de 85 % de la population, est contrôlé par le Comité catholique dont les membres laïcs ont peu de latitude. Les tentatives incessantes des intellectuels et des milieux progressistes pour contrer cette structure peu démocratique échoueront les unes après les autres. Quand le 20^e siècle commence, l'Église, déterminée à sauvegarder la langue française et la foi – ce qu'elle réussira –, régit donc tout le domaine de l'éducation, de l'école primaire à l'université, en passant par les couvents, collèges classiques, écoles normales, écoles d'infirmières et écoles ménagères⁴.

Tandis que l'Ontario rend l'instruction obligatoire en 1870 et que les protestants québécois peuvent, dès les années 20, poursuivre leurs études jusqu'à l'université sans rupture, le discours francophone qui domine au Québec associe la scolarisation à un danger⁵, s'inspirant en cela des préceptes des papes Pie X et Pie XI. Le clergé québécois élabore donc lui-même les programmes scolaires, établit les règlements disciplinaires, choisit les livres et les instituteurs. L'enseignement devient « une profession qui s'exerce à l'ombre du presbytère », pour reprendre l'expression de Lemelin et Marcil. En 1929, les prêtres, frères et religieuses représentent plus de 43 % du personnel enseignant, tous niveaux confondus; le fait d'appartenir à une communauté religieuse permet d'ailleurs d'enseigner sans diplôme. À la même époque, le gouvernement n'assume que 12 % des dépenses d'éducation et le budget global consacré à l'éducation au Québec est le plus faible au Canada.

Quelques éclaircies ne suffisent pas à assurer de véritable essor. En 1923, on porte à huit le nombre d'années d'instruction offertes à l'école publique, et des spécialisations émergent : agriculture, industrie, commerce et art ménager. Toutefois, trois ans plus tard, on note toujours que 94 % des élèves de la Commission des écoles catholiques de Montréal quittent l'école en 6^e année⁶. En 1928, l'Académie de Québec organise un cours secondaire moderne d'une durée de six ans et le Mont Saint-Louis à Montréal offre un cours préparatoire qui permet d'entrer aux Hautes études commerciales, à l'École Polytechnique et dans les facultés universitaires de sciences. Cependant, les collèges classiques – seuls les collèges classiques, ouverts aux garçons essentiellement, aux plus fortunés et aux futurs séminaristes, mènent à l'université – ferment toujours la porte aux sciences. En 1929, l'école primaire dite supérieure est créée et constitue l'embryon d'un enseignement secondaire.

Des changements à partir des années 40

Finalement, en 1939, le diplôme de l'École normale est exigé des candidats à l'enseignement et, en 1943, après de longs débats, le gouvernement d'Adélard Godbout rend l'instruction

3. Sauf indication contraire, les informations contenues dans cette section proviennent de : André Lemelin (en collaboration avec Claude Marcil), *Le purgatoire de l'ignorance L'éducation au Québec jusqu'à la grande réforme*, Beauport, MNH, 1999.
4. Guy Laperrière, « L'adaptation à de nouveaux modes de vie », dans *Le grand héritage L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Musée du Québec, 1984, p. 138.
5. Les dangers appréhendés par le clergé et associés à une scolarisation prolongée et gratuite sont l'athéisme, la criminalité, le divorce et le bolchévisme. Lemelin et Marcil, *op.cit.*
6. Françoise Tétu de Labsade, *Le Québec Un pays une culture*, deuxième édition revue et augmentée, Montréal, Boréal, 2001, p. 231.

obligatoire jusqu'à l'âge de 14 ans. En 1944, la loi assurant la gratuité de l'enseignement et des livres de classe dans les écoles publiques est promulguée. Après la guerre, l'évêque de Chicoutimi autorise l'ouverture, dans un établissement public, d'un cours classique gratuit⁷.

De la fin du 19^e siècle au milieu du 20^e, l'école élémentaire est la seule qui soit majoritairement fréquentée par les catholiques du Québec : en 1950, seulement 2 enfants sur 100 inscrits en première année se rendront jusqu'à la douzième année d'école. Les acteurs de la révolution tranquille mettront toutefois les bouchées doubles pour redéfinir toute la structure du système d'éducation québécois, de manière à rendre la scolarisation accessible à un plus grand nombre.

Des progrès constants à partir des années 60 permettent au retard accumulé de s'atténuer. Mais, en 1989, les capacités de lecture faibles ou insuffisantes étaient toujours décelables chez 19 % des Québécois âgés de 16 à 69 ans; le Québec accusait, à cet égard, un léger décalage par rapport à la moyenne canadienne⁸. En 1996, le taux de scolarisation des groupes québécois anglophone et allophone dépassait encore celui du groupe francophone⁹. La réforme québécoise de l'éducation, entreprise à la fin du 20^e siècle, devrait permettre de résorber ces difficultés.

Censure religieuse et idéologie conservatrice, à leur apogée de 1900 à 1940

L'Église règne sur l'éducation, mais aussi sur la santé, les œuvres sociales et les loisirs... Ses effectifs sont partout alors que la société québécoise se « cléricale » constamment : durant les années 40, on compte, au Québec, un religieux pour 87 catholiques¹⁰. À partir de l'institution centrale qu'est la paroisse, l'autorité du clergé règne sur les familles, les groupes de jeunes, les mouvements coopératifs, les syndicats, les clubs sociaux, les mouvements féminins. Inévitablement, et d'autant plus qu'ils sont associés aux idées libérales, les arts se retrouvent également sous sa férule.

« Défense d'écrire des livres qui ne feraient pas bailler! »¹¹

L'Église « a la main lourde dans le domaine culturel, et tout particulièrement dans le secteur du livre »¹² depuis 1840, date à laquelle elle soumet les bibliothèques à ses exigences. Se prévalant de l'*Index librorum prohibitorum* de Rome, les membres du clergé intensifient leur chasse aux « mauvaises » lectures. Ils combattent l'instauration de bibliothèques publiques – les luttes contre l'Institut canadien de Montréal et celui de Québec au 19^e siècle et contre la Bibliothèque de Montréal au début du 20^e siècle sont restées célèbres – pour leur préférer les bibliothèques paroissiales dont ils assument l'entière gestion; on recense 225 de ces bibliothèques en 1924, qui contiennent en moyenne 625 livres chacune¹³, essentiellement religieux. Ils dirigent les lectures de leurs paroissiens, prescrivent leurs sélections aux libraires dont ils sont les principaux clients, sermonent les journaux qui annoncent des livres, dominent les prix littéraires, proposent une ligne de conduite et même des sujets aux écrivains... En 1937, l'Ontario compte 460 bibliothèques publiques et le Québec, 26... dont 17 sont anglophones¹⁴.

Constatant qu'à partir des années 40 le marché des libraires se développe et que la lecture populaire prolifère malgré les interdits, le clergé accentue sa présence dans le commerce du livre : un nombre croissant de communautés enseignantes écrivent, éditent, vendent, distribuent

7. Françoise Tétu de Lapsade, *op.cit.*, p. 232.

8. Ministère de la Culture et des Communications, *Le temps de lire, un art de vivre. État de la situation de la lecture et du livre au Québec*, 13 mars 1998, p. 25-26.

9. Conseil de la langue française, *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*, Fides, Les Publications du Québec, 2000, p. 398.

10. Guy Laperrière, *op.cit.*, p. 138.

11. Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés*, Montréal, L'Actuelle, 1970, p. 59. Paru en mars 1934, ce roman fut condamné par l'Église et son auteur, rédacteur en chef au *Soleil*, fut congédié.

12. Fernande Roy, *Histoire de la librairie au Québec*, Montréal, Leméac, 2000, p. 65.

13. Province de Québec, *Annuaire statistique 12^e année*, Québec, 1925, p. 153.

14. Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *op.cit.*, tome II, p. 185.

et achètent leurs propres livres. Il faudra attendre le rapport de la Commission Bouchard sur le commerce du livre, en 1963, pour qu'éclate le scandale et que cessent les conflits d'intérêts¹⁵.

Les artistes gardés à vue

Mais la censure n'est pas que littéraire. L'Église balise aussi les autres loisirs des Québécois, leur offrant peu d'occasions de s'intéresser à une culture qui ne fasse pas l'apologie de la religion et de la ruralité. Devant l'engouement des foules pour le cinéma qui fait son entrée dans les salles québécoises en 1906, elle mène des campagnes pour interdire les projections aux enfants et pour l'établissement d'un *Bureau de censure des vues animées*¹⁶, lequel sera créé en 1912 et prévaudra durant plusieurs décennies. Le répertoire théâtral français qui est joué par des troupes locales se compose de pièces « adaptées, triturées, transformées pour répondre aux exigences du clergé et au climat de moralité publique de l'époque »¹⁷; quant aux troupes françaises et américaines en tournée au Québec, elles font l'objet de « mandements extrêmement sévères des évêques de Montréal et de Québec »¹⁸, ce qui n'empêche toutefois pas, par exemple, un public nombreux de faire un triomphe, pour la cinquième fois en 1905, à la grande Sarah Bernhardt, jugée particulièrement « amoral » par l'Église¹⁹. La danse, même folklorique, est peut-être l'art qui subit le plus de tracasseries religieuses et « à plus forte raison les nouvelles danses lascives [qui sont] régulièrement dénoncées »²⁰, même encore en 1952 quand le cardinal Léger interdit formellement les danses modernes et exige que les séances de folklore soient surveillées par un prêtre²¹.

Par contre, la musique – son enseignement en particulier – doit beaucoup aux religieux, même si les recommandations de Pie X en 1903, qui ordonnent la disparition des chorales mixtes au profit de voix d'enfants et interdisent les instruments autres que l'orgue ainsi que les œuvres musicales modernes, « sont généralement respectées »²². Les arts visuels, pour leur part, sont encouragés et même soutenus par le clergé, dans la mesure où ils servent la cause religieuse et font l'éloge du terroir : la richesse et la beauté du patrimoine religieux du Québec tiennent en grande partie aux œuvres des nombreux peintres et sculpteurs à qui l'on a autrefois demandé de décorer les églises.

Dès 1935, une contestation du pouvoir de l'Église vient régulièrement de l'intérieur même du clergé. Tous les religieux ne sont pas contre la culture moderne : plusieurs d'entre eux, parmi les plus érudits, ont contribué activement à stimuler la création artistique et la curiosité intellectuelle au Québec. Marie-Victorin défend avec ardeur l'enseignement des sciences et crée, en 1923, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences²³. Albert Tessier, quoique tenant des valeurs traditionnelles, aura combattu toute sa vie en faveur de l'éducation et sera l'un des pionniers, durant les années 30, du cinéma documentaire québécois. Émile Legault crée les Compagnons de Saint-Laurent en 1937, d'abord conçu comme une simple troupe paroissiale de théâtre mais qui, pendant quinze ans, permettront à toute une génération de comédiens et metteurs en scène de découvrir un répertoire international exigeant. Durant les années 40, Marie-Alain Couturier, un grand défenseur de l'art moderne réfugié à New York pendant la guerre et que Borduas a rencontré à Paris en 1929,

15. Ces informations proviennent de Fernande Roy, *op.cit.*, p. 190-195.

16. Marcel Fournier, *Culture et société au Québec. Rapport de recherche* (remis au ministère de la Culture et des Communications), 10 avril 1992, p. 5.

17. Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *op.cit.*, tome I, p. 722.

18. Archives des lettres canadiennes, *Le théâtre canadien-français. Évolution témoignages bibliographie*, Montréal, Fides, 1976, p. 12.

19. Voir notamment Luc Bureau, *Paysages et mensonges Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers*, Montréal, Boréal, 1999, p. 99-109.

20. Guy Laperrière, *op.cit.*, p. 130.

21. Iro Tembeck, *Danser à Montréal Germination d'une histoire chorégraphique*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1991, p. 77.

22. Odette Vincent, *La vie musicale au Québec. Art lyrique, musique classique et contemporaine*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 30.

23. Sera renommée, en 2001, l'Association francophone pour le savoir.

présente une exposition des peintres modernes à Québec et à Montréal et donne des conférences qui favorisent l'essor de la Société d'art contemporain créée en 1939. Les Clercs de Saint-Viateur font du Collège de Joliette un véritable centre culturel où se côtoient la musique, le théâtre et les arts plastiques. Après la guerre, Georges-Henri Lévesque réussit à implanter l'enseignement des sciences sociales à l'Université Laval. D'autres encore souhaitent des ajustements et une plus grande liberté intellectuelle au Québec.

Cette action cléricale progressiste favorise un changement des mentalités, même si le climat général continue de marginaliser les arts. Les coups d'éclats conduits par les artistes pour se faire connaître d'un public, qui par ailleurs défie souvent les autorités, deviennent plus fréquents. L'effervescence artistique du début du siècle se manifeste, essentiellement dans les centres urbains, au rythme d'une vie musicale riche, de quelques expositions, de nombreux spectacles et d'incessants débats sur l'art et ses rapports avec l'identité « canadienne » ou « canadienne-française ».

Les événements catalyseurs

L'avance des Anglo-Québécois : musique, livres, théâtre, danse et beaux-arts

Plusieurs événements agissent comme catalyseurs sur l'émergence d'une culture québécoise dynamique. En amont de ceux-ci, il faut mentionner l'activité artistique et intellectuelle des Anglo-Québécois qui, contrairement aux francophones, évoluent plus librement au plan culturel. Soustraits au joug de l'Église catholique parce qu'ils sont surtout de confession protestante ou juive²⁴, les Anglo-Québécois proviennent généralement d'une classe sociale aisée²⁵, plus scolarisée que la moyenne²⁶.

Activités et institutions culturelles anglophones dès le 19^e siècle

Dès le 19^e siècle, le milieu artistique québécois est vivifié par une élite anglophone qui se dote d'écoles, d'universités, de musées, de bibliothèques, de cercles littéraires, de sociétés d'histoire, d'orchestres, d'opéras, etc. Le Théâtre Molson, par exemple, premier théâtre québécois à vocation exclusivement théâtrale, ouvre ses portes au public anglophone en 1825, 75 ans avant le premier théâtre francophone. Vers 1850, les anglophones commencent déjà à se donner des bibliothèques publiques. En 1860, ils créent la Art Association of Montreal, ancêtre du Musée des Beaux-arts de Montréal. Après une vogue d'harmonies militaires et civiles, ils forment un premier orchestre symphonique en 1875. De 1875 à 1900, les peintres anglophones dominent temporairement la peinture québécoise. Ce sont les anglophones, surtout, qui pratiquent la danse de façon continue, puisqu'ils ne sont pas assujettis aux interdictions de l'Église. Même dans la ville de Québec, le théâtre se joue alors surtout en anglais. Toutes ces activités et ces institutions créent un effet d'entraînement, tant chez les francophones que chez les anglophones, bien que, selon le chercheur Eric Waddell, elles « reflètent avant tout l'autoritarisme bienveillant d'une communauté linguistique dominante sur l'ensemble des citoyens »²⁷.

24. « Jusqu'en 1945, la communauté juive exprimera surtout sa culture en langue yiddish, faisant de Montréal l'un des foyers les plus importants de la culture yiddish; ce n'est qu'après la Deuxième guerre mondiale qu'elle optera pour la langue anglaise. » Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 529.

25. « Au début des années 1960, le revenu annuel d'un anglophone unilingue atteint encore presque le double de celui d'un francophone unilingue. » Gary Caldwell et Éric Waddell, *Les anglophones du Québec de majoritaires à minoritaires*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, Collection Identité et changements culturels, n° 1, 1982, p. 65.

26. « Près de dix fois moins nombreux que les francophones, les anglophones du Québec envoient deux fois plus d'étudiants à l'université en 1911. » Marcel Rioux, *La question du Québec*, Montréal, L'Hexagone, Collection Typo essai, 1987, p. 93.

27. Gary Caldwell et Éric Waddell, *op.cit.*, p. 31.

Jusqu'aux années 30, solidarité artistique, quelle que soit la langue

Durant les premières décennies du 20^e siècle, il y eut probablement plus d'osmose entre les milieux artistiques et intellectuels des deux communautés linguistiques du Québec qu'on serait porté à l'imaginer, des décennies plus tard. D'une part, le cinéma encore muet, les arts visuels, la danse et la musique ne connaissent pas de barrière de langue et rallient un public anglophone aussi bien que francophone, même si les goûts des deux communautés divergent parfois. En outre, Montréal, justement à cause de son caractère biculturel, devient rapidement la première étape du circuit de tournées nord-américaines pour les troupes artistiques. Le début du siècle accueille ainsi dans la métropole les spectacles progressistes d'un nombre considérable d'artistes étrangers, danseurs, comédiens et musiciens, et ce, malgré la piètre qualité des transports, que l'on arrive du continent ou d'outre-mer²⁸.

D'autre part, les intellectuels et les artistes québécois sont trop peu nombreux pour ne pas se fréquenter et s'épauler. En 1918, la revue artistique multidisciplinaire *Le Nigog* publie ses articles en français, mais aussi quelques textes en anglais; son combat en faveur de la modernité sera repris, vingt ans plus tard, par des francophones mais aussi des anglophones dont le peintre John Lyman et les critiques d'art Robert Ayre, Walter Abell et Graham McInnes. Les milieux de la peinture, de la musique et de la danse, en particulier, sont solidaires, quelle que soit leur langue. Même dans le domaine du théâtre, Iro Tembeck affirme que « le théâtre professionnel francophone est issu en grande partie du théâtre anglo-américain et a survécu à ses débuts grâce à l'appui anglophone »²⁹.

Cependant, quand paraît en 1945 le célèbre roman du Montréalais Hugh MacLennan, *Two Solitudes*, les deux communautés se sont bel et bien éloignées. Il faut dire que la population montréalaise d'origine britannique est passée de 34 % en 1901 à 20 % en 1941³⁰. De plus en plus branchée sur les courants new-yorkais, l'élite anglophone s'ouvre à l'internationalisme tout en affirmant un nouveau nationalisme canadien : son centre culturel se déplace vers Toronto. Pendant ce temps, la population canadienne-française est davantage à la recherche de sa culture propre et son élite a déjà commencé à prendre le relais des anglophones en instituant des lieux de formation, de production et de diffusion culturelles bien à elle. Les enjeux culturels et les angoisses ne sont plus les mêmes.

Se déraciner pour pouvoir être un artiste

Quitter le Québec durant quelques mois, parfois quelques années, permettra à un grand nombre de Québécois d'approfondir et d'exercer leur art. Dès le 19^e siècle, les artistes québécois, francophones et anglophones, choisissent principalement Paris, même si certains préfèrent Boston, New York, Londres et Bruxelles, pour compléter leur formation artistique. À l'orée du 20^e siècle, ils se regroupent, « presque secrètement » note Marie-Thérèse Lefebvre³¹, et partent vers l'Europe à la recherche d'une modernité dont ils ont trop peu d'échos au Québec. La Première Guerre mondiale et, pour une autre génération, la Seconde, les forceront à rentrer, parfois plus tôt qu'ils ne l'avaient espéré.

Ces artistes, qu'on appelle par dérision les « retours d'Europe » ou les « exotistes »³², découvrent le monde et le ramènent avec eux au Québec. Julien Daoust joue d'abord durant quelques années aux États-Unis avant de revenir au Québec pour faire du théâtre. En 1907, après

28. Entre 1897 et 1913, Montréal applaudit, avec un décalage plus ou moins grand, les mêmes spectacles d'art lyrique que New York, Boston et Chicago. Odette Vincent, *op.cit.*, p. 49.

29. Iro Tembeck, *op.cit.*, p. 111.

30. Paul-André Linteau, *op.cit.*, p. 162 et 318.

31. Marie-Thérèse Lefebvre, « La musicologie et l'histoire musicale du Québec », dans *Québec 2000 Multiples visages d'une culture*, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, 1999, p. 222.

32. Marie-Andrée Beaudet, page de couverture de : *Le Nigog, Réimpression à l'identique des 12 numéros : janvier à décembre 1918*, Montréal, Comeau & Nadeau, 1998.

un long séjour à Paris, Marc-Aurèle Suzor-Côté s'installe à Arthabaska, converti à l'impressionnisme. Le 29 mai 1913, le pianiste et critique musical Léo-Paul Morin est présent lors du scandale provoqué par la première du *Sacre du printemps* de Stravinski à Paris; il rentre au Québec conquis par la musique de ses contemporains, qu'il s'empresse de faire connaître.

Ce sont aussi des chanteuses comme Béatrice La Palme, Pauline Donalda, Louise Edvina, Éva Gauthier et d'autres qui participent à l'histoire musicale du monde... ou des chefs d'orchestre comme Wilfrid Pelletier, déjà au Metropolitan Opera de New York en 1922. Ce sont encore les peintres Marc-Aurèle Fortin qui étudie à Chicago, ou John Lyman et Alfred Pellan qui exposent à Paris aux côtés des plus grands peintres de leur époque. En 1919, la revendicatrice revue *Le Nigog* disparaît, moins à cause de difficultés financières que parce que la plupart des membres de son équipe de rédaction³³ repartent en France; certains y resteront jusqu'à la guerre de 1939. Le danseur Gérald Crevier étudie à Londres de 1932 à 1934 où il fait partie du Ballet Royal d'Angleterre, avant de rentrer à Montréal pour fonder sa propre Académie de danse. Gabrielle Roy passera aussi quelques années en Europe. De fait, avant 1940, peu d'artistes québécois ne séjournent pas au moins quelque temps à l'étranger.

Ce va-et-vient hors frontières s'intensifie encore par la suite. Une nouvelle génération de jeunes artistes quitte le Québec pour parfaire sa formation, travailler dans un milieu plus accueillant et trouver, sinon la gloire, à tout le moins un public plus large. Parmi les plus connus, on peut mentionner Jean-Paul Riopelle, Léopold Simoneau, Pierrette Alarie, Raoul Jobin, Anne Hébert et les premiers chansonniers de l'après-guerre, Félix Leclerc en tête, que le directeur de Polydor, Jacques Canetti, recrute en 1950 et qui s'impose à Paris en trois ans. Mais dans le sillage de chacun, se trouve une pléiade d'intellectuels et d'artistes qui, s'ils n'ont pas toujours connu de grandes carrières internationales, ont tissé ailleurs tout un réseau d'amitiés et de relations professionnelles.

La mise sur pied d'écoles qui enseignent la maîtrise d'un art

Les séjours en Europe ne suffisent pas. La création de lieux de formation et d'échanges, qui deviendront d'importants foyers artistiques, est majeure pour permettre aux artistes québécois de progresser.

Un premier Conservatoire national de musique, financé par le gouvernement fédéral, a dû cesser ses activités en 1901, faute de fonds, après seulement six années d'existence. Ce sont donc, au début du siècle, les collèges, les couvents et quelques écoles supérieures qui enseignent la musique. Mais ce sont aussi, pour la musique comme pour les autres disciplines artistiques, une multitude d'académies, d'écoles, de cours et de studios privés qui assurent la formation. En musique comme en danse, leurs dirigeants sont fréquemment des immigrants qui souhaitent poursuivre une carrière commencée dans leur pays d'origine. En théâtre, la formation s'acquiert essentiellement par la pratique, souvent semi-professionnelle, jusqu'à la mise sur pied du Montreal Repertory Theatre qui, de 1930 à la guerre, propose un premier lieu de recherche et de création. En arts plastiques, l'apprentissage se fait traditionnellement dans l'atelier d'un maître.

Grâce au secrétaire provincial du gouvernement Taschereau, Athanase David, le gouvernement québécois se préoccupe peu à peu des arts. Les conditions d'accès à la carrière artistique vont pouvoir changer. En 1922, une École des Beaux-Arts est créée à Montréal et, l'année suivante, à Québec. Deux des premiers élèves de ces écoles, Paul-Émile Borduas dans la métropole et Alfred Pellan dans la capitale, deviendront les pionniers de l'avant-garde québécoise en peinture, vingt ans plus tard. Ces écoles, ainsi que l'École du meuble créée en 1935 – où Riopelle rencontre Borduas –, rassemblent les artistes, favorisent l'émulation et les

33. Léo-Paul Morin, Marcel Dugas, Robert de Roquebrune et Fernand Préfontaine.

débats. L'enseignement y est foncièrement académique et les partisans de l'art figuratif traditionnel s'opposent aux précurseurs de l'art abstrait.

Dans la même foulée, David fait passer de cinq à quinze le nombre de « bourses d'Europe » qui permettent chaque année à des étudiants de tous les domaines, dont la musique et l'art dramatique, de se perfectionner à l'étranger. Il accorde aussi des bourses spéciales à des professeurs qu'il envoie en mission. Le musicien Eugène Lapierre, par exemple, est ainsi délégué en Europe pour y examiner l'organisation des conservatoires de musique.

Il faudra toutefois attendre encore et combattre les préjugés, avant que naisse un Conservatoire d'État. « Mais que conserve-t-on vraiment dans un conservatoire? » aurait demandé un politicien perplexe lorsque, dans les années 40, le secrétaire du gouvernement, Hector Perrier, et le chef d'orchestre Wilfrid Pelletier réussissent enfin à convaincre les dirigeants de créer une institution artistique, gratuite et accessible par voie de concours aux jeunes Québécois qui ont du talent³⁴. Le Conservatoire de musique est créé à Montréal en janvier 1943, puis à Québec en 1944; à partir des années 60, il s'établit également à Trois-Rivières, Chicoutimi, Hull, Val-d'Or et Rimouski. En 1964, la moitié des instrumentistes de l'Orchestre symphonique de Montréal sont formés au Conservatoire³⁵.

Le Conservatoire d'art dramatique, pour sa part, accueille ses premiers étudiants à Montréal en 1954 et à Québec en 1958. En 1960, le gouvernement fédéral situe son École nationale de théâtre à Montréal. Cette fois, un théâtre professionnel et une tradition dramatique peuvent s'implanter. D'autant que Gratien Gélinas a ouvert une brèche importante du côté de la création québécoise avec *Tit-Coq*, que Marcel Dubé a déjà écrit ses premières pièces et que, sur les traces des Compagnons de Saint-Laurent, plusieurs troupes professionnelles sont nées.

La Seconde Guerre mondiale : ruptures et ouvertures

L'édition française à Montréal : premier répit pour la censure et l'Index³⁶

Temporairement, une partie des livres normalement édités en France seront imprimés au Québec. Accablés par la guerre, les éditeurs français sont rationnés en matériel d'impression; éditeurs, auteurs et libraires sont au front, en prison, aux prises avec des difficultés de tous ordres. L'occupation nazie, à partir de juin 1940, accentue l'effondrement d'une des industries culturelles les plus importantes au monde : l'édition française de livres passe de 10 000 titres annuels à environ 1 200.

En 1940, le premier ministre canadien déclare que « le sort tragique de la France lègue au Canada français le devoir de porter haut les traditions de culture et de civilisation françaises, [une] nouvelle responsabilité [qu'il faut] accepter avec fierté ». Réelle noblesse d'intention... ou intérêts commerciaux? Le gouvernement canadien permet aux éditeurs canadiens de réimprimer tous les titres français non disponibles sur le marché. Gide, Colette, Rimbaud, Green, Baudelaire, Flaubert, Proust, Balzac... Pour les éditeurs québécois, c'est la manne : entre 1940 et 1945, on évalue que 1 000 titres français et 700 titres canadiens ont été imprimés en 19 millions d'exemplaires. La production d'ouvrages de religion et de spiritualité n'est plus que marginale : à peine 30 titres. Les éditeurs québécois diffusent leur nouvelle production dans une cinquantaine de pays, les inventaires des libraires sont transformés, l'édition littéraire québécoise connaît son premier véritable essor et, pour un temps, l'Église n'a plus le contrôle du livre.

34. Rapporté par la journaliste Marie Laurier dans « Cinquante ans, ça se fête en musique », *Le Devoir*, 3 octobre 1992.

35. Odette Vincent, *op.cit.*, p. 77.

36. Toutes les informations touchant cette question sont extraites de Fernande Roy, *op.cit.*

Le déclin s'amorce à partir de 1947 et, en 1949, la situation générale ressemble à nouveau à ce qu'elle était avant la guerre. L'effet n'en a pas moins été majeur, tant pour la littérature que pour la circulation des idées et les échanges intellectuels. De nouvelles bibliothèques publiques francophones sont inaugurées durant les années 40, ce qui porte leur nombre total à 17. Les Éditions Fides, créées en 1937, ouvrent une succursale au Brésil en 1945 et à Paris en 1949. Des maisons d'édition naissent, dont une douzaine font faillite à la fin des années 40, mais l'élan est donné pour permettre au Cercle du livre de France (1949), à l'Hexagone (1953), à Leméac (1957), aux Éditions de l'Homme (1958) de voir le jour. Les éditeurs craignent moins l'Index et défient plus ouvertement le clergé. Des librairies, celle d'Henri Tranquille à Montréal dès 1937, celle de Paul Michaud à Québec à partir de 1941, sont partisans de la lecture libre et deviennent des centres culturels à elles seules. Et puis, après la guerre, les grandes maisons d'édition françaises s'installent au Québec, ce qui favorise aussi la libre circulation des livres.

Ébullition et renouveau de la création

Pendant la guerre, les artistes exilés rentrent au pays et des intellectuels européens séjournent au Québec où ils animent des ateliers, donnent des conférences, publient des livres. Parmi eux, André Breton ou André Malraux ont mauvaise presse auprès de l'élite. Mais les Québécois découvrent aussi des philosophes thomistes, des dominicains et d'autres chrétiens dont le discours critique bouscule les idées reçues puisque, tout en étant catholiques, ils ne partagent pas forcément les opinions du clergé. La Révolution tranquille se prépare déjà.

La littérature se ravive avec une toute nouvelle génération d'écrivains. Félix-Antoine Savard, Ringuet, Saint-Denys Garneau, Germaine Guèvremont et Alain Grandbois publient des œuvres qui révèlent leur talent. *Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin, premier roman québécois reflétant une réalité urbaine, préfigure les mutations sociales en marche. En 1945, le premier roman de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, connaît un succès rapide et sans précédent dans l'histoire littéraire du Québec. Réédité à Paris, traduit en anglais, en espagnol, en danois, en slovaque, en suédois, en norvégien, en roumain et en russe, couronné par plusieurs prix, *Bonheur d'occasion* séduit aussi le lectorat québécois : en 1982, son tirage au Québec dépassait les 130 000 exemplaires.

Une pensée moderne émerge en musique et la composition devient plus audacieuse avec Jean Papineau-Couture, Gabriel Charpentier, Maurice Blackburn et Pierre Mercure. La musique québécoise et ses interprètes ont dorénavant une tribune sur scène, à la radio et bientôt à la télévision. Un public se forme progressivement, notamment grâce au travail de Gilles Lefebvre et Anais Rousseau qui ont fondé les Jeunesses musicales du Canada en 1949.

Au théâtre, c'est surtout le burlesque qui remplit les salles; on y présente des spectacles polyvalents à très bas prix, où se côtoient théâtre mélodramatique, humour, cirque, cinéma, chansons de folklore, romances françaises et autres variétés. Simultanément, les Québécois ont accès petit à petit à un théâtre de répertoire, joué par des acteurs québécois qui acquièrent du métier, souvent au sein de troupes qui ne durent pas cependant; à cet égard, les Compagnons font figure d'exception en assurant une présence régulière ou intermittente auprès des étudiants et du public. Le goût du théâtre se répand progressivement dans plusieurs villes du Québec, des salles s'ouvrent, des troupes circulent, elles franchissent les interdits de la censure avec des pièces qui, néanmoins, tiennent l'affiche.

Dans le domaine de la peinture et des arts visuels, un éclatement et un épanouissement sans précédent se préparent.

Les voix de la liberté : *Prisme d'yeux*, *Refus global*, *Cité libre*, *Liberté*, *Hexagone*...

En février 1948, l'exposition d'une quinzaine de peintres s'accompagne d'un court manifeste d'une page et demie intitulé *Prisme d'yeux*³⁷. Plaidoyer pour la liberté des œuvres et des styles, *Prisme d'yeux* témoigne en faveur du pluralisme des options picturales et esthétiques.

Six mois plus tard, 400 exemplaires d'un autre manifeste sont en vente dans la petite librairie Tranquille à Montréal. En couverture, une aquarelle de Riopelle. À l'intérieur, plusieurs œuvres et, surtout, un texte « incendiaire » intitulé *Refus Global*, qui donne son nom à la publication. Le manifeste est signé par seize artistes québécois de langue française, neuf hommes et sept femmes qu'on appelle les Automatistes³⁸. Plus radical, plus virulent et plus politique que *Prisme d'yeux*, *Refus global* passe inaperçu dans le grand public, mais son caractère anticlérical et dénonciateur produit un remous considérable au sein de la petite élite québécoise. Borduas, qui revendique la paternité du groupe, est renvoyé de l'École du meuble. Les signataires se dispersent, mais le manifeste demeure le symbole d'une soif de liberté et d'un refus du conformisme qui s'exprimeront, à partir de cette époque, avec de plus en plus d'insistance.

Le message de *Refus global* est repris. La contestation trouve de nouveaux canaux. Les revues *Cité libre*, créée en 1950 par Gérard Pelletier et Pierre Trudeau, et *Liberté*, fondée en 1958 par Jean-Guy Pilon, aux titres évocateurs, en sont. Mais le journal *Le Devoir*, jusque-là plutôt conservateur, le groupe de l'Hexagone mené par Gaston Miron, le travail de jeunes universitaires et la prolifération d'organismes culturels durant les années 50 participent aussi à l'éveil culturel d'un « petit peuple [...] jusqu' alors] serré de près aux soutanes [et] tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée »³⁹.

La télévision de Radio-Canada et l'ONF : d'extraordinaires laboratoires de création

La radio ne cesse de se développer depuis les années 20. Concurrencé par des stations privées qui connaissent une ascension marquée, le réseau français de Radio-Canada s'étend et offre, depuis 1936, une programmation où priment les émissions éducatives et culturelles. La série *Radio-Collège*⁴⁰, en particulier, reste exemplaire avec ses 5 000 émissions diffusées entre 1941 et 1955 sur des sujets aussi variés que la littérature, l'histoire, le théâtre, les beaux-arts, l'architecture, la sculpture, la géographie, la musique et les sciences.

Puis est arrivée l'image.

Une télévision d'abord résolument culturelle⁴¹

Fernand Seguin aurait déjà lancé en boutade que les deux événements importants de notre histoire étaient l'arrivée de Jacques Cartier et... celle de la télévision de Radio-Canada⁴². Cette première télévision s'appelle CBFT. Née le 6 septembre 1952⁴³, elle cesse d'être

37. *Prisme d'yeux* est signé par Alfred Pellan, appuyé par Louis Archambault, Léon Bellefleur, Jean Benoît, Jacques de Tonnancour, Albert Dumouchel, Gabriel Filion, Pierre Garneau, Arthur Gladu, Lucien Morin, Mimi Parent, Jeanne Rhéaume, Goodridge Roberts, Roland Truchon et Gordon Webber.

38. Ce sont, autour de Paul-Émile Borduas, Madeleine Arbour, Marcel Barbeau, Bruno Cormier, Marcelle Ferron, Claude Gauvreau, Pierre Gauvreau, Muriel Guilbault, Fernand Leduc, Françoise Lespérance, Jean-Paul Mousseau, Maurice Perron, Louise et Thérèse Renaud, Jean-Paul Riopelle, Françoise Sullivan.

39. *Refus global* Le manifeste, reproduit dans *Le Devoir*, Cahier spécial « Les cinquante ans du Refus global », 10 mai 1998, p. E3.

40. Voir à ce sujet Marie-Thérèse Lefebvre, *Jean Vallerand et la vie musicale du Québec*, Montréal, Méridien, 1996, p. 38-42.

41. Sauf indication contraire, les informations contenues dans cette section proviennent de Christine Eddie, *Les conditions de production et de réception des téléromans diffusés à Radio-Canada (CBFT, Montréal), 1952-1977*, Thèse de doctorat, Faculté des lettres, Université Laval, août 1985.

42. Rapporté par Françoise Tétu de Labsade, *op.cit.*, p. 99.

43. La première soirée de programmation se termine avec la télédiffusion de la pièce de Jean Cocteau, *Oedipe-Roi*.

ilingue en janvier 1954 et s'affranchit rapidement dès lors. Plutôt que de rediffuser des émissions américaines doublées ou des émissions importées de France, la petite équipe qui fait CBFT à ses débuts, essentiellement issue des milieux du cinéma et du théâtre, recrute des écrivains, musiciens, danseurs, chanteurs, metteurs en scène, costumiers, décorateurs, etc. pour produire elle-même une programmation dont le parti pris est résolument culturel. Pour la première fois au Québec, la culture connaît une diffusion massive. Pour la première fois, les Québécois peuvent mettre des visages sur les voix de la radio. Pour la première fois, un grand nombre d'artistes trouvent plus facilement du travail rémunéré.

S'il n'y a que 17 000 téléviseurs à Montréal au moment de l'inauguration de la télévision qui, d'ailleurs, ne peut alors être captée que dans cette ville, en 1961, ce sont 91 % des foyers québécois qui ont la télévision chez eux et très bientôt, presque tous, au fur et à mesure que se ramifie le réseau télévisuel de Radio-Canada. Les émissions préférées des Québécois sont tout de suite les téléromans qui, dès les premiers épisodes de *La famille Plouffe* en novembre 1953, suscitent un enthousiasme que rien ne démentira. Jusqu'en 1967, les textes de ces feuilletons sont majoritairement écrits par des auteurs reconnus, comme l'étaient déjà un grand nombre de populaires radioromans. Les Germaine Guèvremont, Roger Lemelin, Claude-Henri Grignon, Marcel Dubé, André Giroux, Robert Choquette et une quinzaine d'autres écrivains signent des histoires qui feront à jamais partie de l'imaginaire collectif. Des centaines de comédiens y personnifient les nouveaux héros que le public québécois découvre passionnément chaque semaine.

Radio-Canada, tant qu'elle est en situation de monopole, présente aussi des concerts symphoniques, de l'opéra, du ballet, des causeries et des téléthéâtres; c'est, par exemple, grâce à ces émissions que naissent Les ballets Chiriaeff qui deviendront Les Grands Ballets Canadiens en 1958. Quand Télé-Métropole est créée en 1961, la télévision de Radio-Canada doit revoir sa programmation si elle veut maintenir ses cotes d'écoute. La tendance est désormais beaucoup plus au divertissement populaire. Seuls les téléromans conserveront une grande visibilité dans la grille horaire. Radio-Canada n'en a pas moins eu le temps de devenir un laboratoire exceptionnel qui « [fait] contrepoids à l'influence cléricale en permettant l'expression d'idées nouvelles et en fournissant une tribune différente »⁴⁴.

Le déménagement de l'ONF, d'Ottawa à Montréal⁴⁵

Le National Film Board est créé en 1939. Située à Ottawa, l'agence fédérale ne produit en français que de courts films d'actualités sur la guerre. L'équipe française y est d'abord quasi inexistante jusqu'à ce que, progressivement, quelques francophones embauchés parmi le personnel régulier et d'autres, nommés au Conseil d'administration, en dénoncent la francophobie. En 1956, dans la foulée du Rapport Massey qui suggérait d'accorder une meilleure attention à la création de films pour le Canada français, et devant l'unanimité des journaux québécois qui revendiquent une production en langue française, l'Office national du film déménage ses bureaux à Montréal.

Une équipe francophone est née. Parmi ses premiers membres, on trouve Michel Brault, Gilles Carle, Claude Fournier et Gilles Groulx... et bientôt Claude Jutra, Pierre Perreault, Jacques Godbout, Arthur Lamothe, entre autres. Avec peu d'argent, beaucoup d'idéalisme et une détermination à toute épreuve, l'équipe grandit. La télévision naissante a besoin d'images. La censure connaît ses derniers sursauts. Les cinéastes québécois de l'ONF réalisent des documentaires, du cinéma-vérité, des courts, moyens et longs métrages d'auteurs

44. Paul-André Linteau, *op.cit.*, p. 529.

45. Voir à ce sujet : Service des émissions culturelles de la radio de Radio-Canada, réseau FM. *Les 50 ans de l'ONF*, Montréal, Éditions Saint-Martin/Les Entreprises Radio-Canada, 1989 et Carol Faucher (sous la direction de), *La production française à l'ONF 25 ans en perspective*, Montréal, Cinémathèque québécoise / Musée du cinéma, Les dossiers de la Cinémathèque numéro 14, 1984.

et, à partir de 1966, des films d'animation, qui révèlent le Québec aux Québécois, mais aussi au monde entier⁴⁶. Ils se donnent un mandat social. On leur reproche leur nationalisme. Leur parcours sera souvent difficile. Mais le cinéma québécois existe, désormais.

À partir de la Révolution tranquille...

Le rôle des gouvernements

Un geste majeur en faveur du soutien public des arts sera initié par la Ville de Montréal qui, dès 1956, se dote d'un Conseil des arts de la région métropolitaine, chargé d'octroyer des subventions aux artistes et aux organismes qui produisent leurs œuvres. Quelques années plus tôt, le gouvernement fédéral, cédant à dix années de pressions de la part des artistes canadiens, avait créé une Commission royale d'enquête sur les arts, les lettres et les sciences (Commission Massey-Lévesque) dont l'une des principales recommandations touche l'aide à la création : le Conseil des arts du Canada est créé en 1957.

Le gouvernement québécois, jusqu'alors timide en matière de culture, ne tarde pas à emboîter le pas. L'« équipe du tonnerre » de Jean Lesage arrive au pouvoir en 1960, avec un vaste programme de réformes dont le tout premier article propose la création d'un ministère des Affaires culturelles, inspiré de celui qui vient d'être institué en France. Le Québec se dote donc, en 1961, d'un ministère dont la mission première est de faciliter l'épanouissement des arts et des lettres, et leur rayonnement à l'extérieur.

Le premier titulaire du ministère des Affaires culturelles, Georges-Émile Lapalme, s'entoure d'intellectuels nationalistes parmi lesquels on retrouve l'historien Guy Frégault et le journaliste Jean-Marc Léger. Leur ministère est d'abord formé de services hérités soit du ministère de la Jeunesse, soit du Secrétariat d'État et de quelques organismes tels le Conseil provincial des arts et la Commission des monuments historiques. Doté d'un budget de moins de trois millions de dollars l'année de sa constitution, le petit ministère se donne par ailleurs de grandes ambitions.

Il faut dire que tout est à faire. L'aide à la culture est non seulement limitée mais, canalisée par le Secrétariat de la Province, elle est souvent attribuée de manière aléatoire et, dans plusieurs secteurs, carrément inexistante. Il n'y a pas ou peu d'équipements culturels, surtout hors des centres urbains. Certes, les Prix du Québec, la Commission des monuments historiques et le Musée du Québec ont été institués durant les années 20. La première Loi sur le cinéma date de 1938. Radio-Québec existe sur papier depuis 1945. Quelques conservatoires permettent déjà à toute une vie musicale et dramatique de graviter autour de leur personnel et de leurs installations. On a commencé à s'occuper de bibliothèques publiques à la fin des années 50. Mais ces efforts demeuraient sporadiques et sans coordination.

Rapidement, le ministère des Affaires culturelles met donc en place un mode de financement de la création artistique et ouvre la voie à son rayonnement international. En quelques années, il encadre l'édition et les librairies, subventionne la création de bibliothèques, de musées et de salles de spectacles et crée de grandes institutions chargées de préserver et de diffuser la culture : la Place des Arts, la Bibliothèque nationale, la Loi sur les Archives nationales, le Grand Théâtre de Québec et le Musée d'art contemporain voient tous le jour entre 1962 et 1972.

46. De 1959 à 1984, l'ONF produit 170 films en français qui remportent 424 prix dans 261 festivals de 34 pays.

Dès lors, l'essentiel de l'organisation culturelle qui prévaudra jusqu'à la fin du siècle se met en place. Les années 70 sont celles du patrimoine et la décennie suivante voit grandir le poids des industries culturelles dont le développement s'accélère : les deux tiers des maisons d'édition en place à la fin du siècle naissent après 1970, les deux tiers des maisons de production audiovisuelle, après 1980 et la moitié des entreprises de production de disques, après 1985.

Entre 1961 et 2000, 19 ministres – 11 hommes et 8 femmes – se succèdent à la tête du ministère des Affaires culturelles qui change deux fois de nom pour devenir, en 1992, le ministère de la Culture et, en 1994, le ministère de la Culture et des Communications. Le budget de départ s'est considérablement accru, passant de 2,7 millions de dollars en 1960-1961 à 432,8 millions en 2000-2001⁴⁷ mais, malgré cette croissance, il sera toujours considéré comme insuffisant par le milieu artistique et culturel. La vocation centrale change aussi alors qu'en 1992, la loi créant le Conseil des arts et des lettres du Québec⁴⁸ délègue à un conseil d'administration composé d'artistes, la responsabilité de l'aide à la création. À la fin du siècle, ce sont 13 sociétés d'État et 19 lois qui relèvent de la ministre responsable de la culture, faisant du ministère, autrefois principal initiateur de mesures en faveur de la culture, le coordonnateur d'une action désormais assumée par de nombreuses instances. L'importance des arts et des lettres dans une société qui, quelques décennies auparavant, s'en préoccupait à peine, s'affirme peu à peu.⁴⁹

Expo 67 et l'ouverture au monde

En 1960, deux pays sont encore en lice pour l'Exposition universelle de 1967 : l'URSS qui soulignerait ainsi le cinquantenaire de son régime, et le Canada qui fêtera alors son premier centenaire. Après quelques scrutins, l'Union soviétique l'emporte mais, étonnamment, se désiste deux ans plus tard. Le Canada est dès lors choisi à l'unanimité. Défendue avec enthousiasme par Jean Drapeau, son nouveau maire⁵⁰, Montréal sera la ville hôte. L'Exposition de 1967 aura donc lieu sur une île Sainte-Hélène agrandie et sur une autre île créée de toutes pièces pour l'occasion, à l'entrée d'une région métropolitaine qui compte, déjà à cette époque, presque deux millions et demi d'habitants. Malgré sa courte durée – 185 jours, du 28 avril au 28 octobre 1967 –, l'événement agira certes comme catalyseur économique, en accélérant la construction d'autoroutes, du métro, d'édifices urbains et d'hôtels; mais, indéniablement, son influence la plus déterminante sera culturelle.

L'occasion d'inviter les plus prestigieux artistes à Montréal

Le thème emprunté au roman de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, fait en effet une place majeure à la création artistique avec ses 6 000 concerts gratuits présentés par des ensembles amateurs et professionnels⁵¹, et aussi ses deux événements culturels internationaux : le Festival mondial qui célèbre les arts de la scène, et le Musée d'art qui rassemble une riche collection d'œuvres d'art.

Le Festival mondial offre, dans les salles de la Place des arts et de l'Expo Théâtre, près de 500 représentations d'opéra, de ballet, de théâtre, de concerts et de récitals donnés par les plus prestigieux artistes du monde. Le Bolchoï, la Scala de Milan, les Opéras de Vienne et de Hambourg ou le Ballet de l'Opéra de Paris, pour ne nommer que quelques compagnies, sont au programme. Des artistes tels que les comédiens Jean-Louis Barrault, Madeleine

47. Direction de l'action stratégique, de la recherche et de la statistique, Ministère de la Culture et des Communications, décembre 2000.

48. Le Conseil provincial des arts, créé en 1961 mais sans budget, sans fonds et sans pouvoirs, avait cessé ses activités en 1968.

49. En 1998-1999, les dépenses publiques en culture au Québec dépassaient le milliard de dollars; 43 % de ces sommes étaient imputables au gouvernement du Québec, 36 % au gouvernement fédéral et 21 % aux municipalités. Ministère de la Culture et des Communications, *Miser sur la créativité et l'innovation Plan stratégique 2001-2004*, 2001, p. 21.

50. Jean Drapeau a été maire de Montréal de 1954 à 1957 et de 1960 à 1986.

51. Odette Vincent, *op. cit.*, p. 103.

Renaud et Sir Laurence Olivier, les chefs d'orchestre Leonard Bernstein, Herbert von Karajan et Claudio Abbado, les chorégraphes Maurice Béjart et Georges Balanchine, les musiciens de jazz Duke Ellington et Sarah Vaughn, ainsi que des centaines d'autres virtuoses de toutes les disciplines se succèdent sur les scènes montréalaises. Deux millions de billets sont vendus pour cette suite ininterrompue de spectacles venus de tous les continents⁵².

Quant au Musée d'art⁵³, il présente, durant six mois, 1 88 œuvres internationales prêtées par une centaine de grands musées. Les sculptures, peintures, mosaïques, dessins, tapisseries et manuscrits qui composent cette exposition témoignent d'un patrimoine artistique mondial parmi lesquels se trouvent des œuvres de Modigliani, Van Gogh, Manet, Rembrandt, Picasso, Toulouse-Lautrec, Braque, Cézanne, Rodin, Corot, Delacroix, Chagall, Pollock et bien d'autres. Le Commissaire général d'Expo 67, Pierre Dupuy, parlera du Musée d'art comme de « la porte monumentale du Thème et de l'Exposition »⁵⁴.

La participation des artistes québécois

Dans toute cette effervescence artistique, les créateurs québécois sont mis à contribution, même s'ils figurent marginalement au Musée d'art où seuls Borduas et Riopelle voient une de leurs toiles exposée. Ils participent à l'aménagement de l'Exposition; c'est, par exemple, la musique électroacoustique de Gilles Tremblay qui sonorise le Pavillon du Québec. Ils se produisent dans le cadre du Festival mondial qui fait largement appel à l'Orchestre symphonique de Montréal et inscrit également le Théâtre du Nouveau Monde, les Grands Ballets Canadiens, le Théâtre du Rideau Vert et l'Orchestre des Jeunesses musicales à sa programmation. Une semaine de la chanson québécoise a lieu en mai et deux journées sont consacrées au cinéma canadien, en août.

Pour plusieurs créateurs d'ici, l'événement constitue une étape fondamentale dans un cheminement professionnel qui allait rapidement prendre de l'envol. Pour l'ensemble des Québécois, venus très nombreux à l'Expo, ce sera l'occasion d'une découverte émerveillée du monde et de ses cultures. Les jeunes, en particulier, à qui l'Expo fait une place importante, occupent tous les soirs la Place des Nations pour faire et écouter de la musique et danser. Expo 67 sera une longue fête animée où l'architecture, le design urbain, les arts, la gastronomie, le dépaysement et les hommages unanimes venus d'ailleurs changeront à jamais le visage de Montréal et du Québec.

La culture comme expression d'une identité nationale

Depuis le début du siècle, une culture populaire que l'Église aura de plus en plus de difficulté à contenir naît avec fracas. Venue des États-Unis, dynamisée d'abord par la presse à grand tirage, le cinéma et la radio, puis par la télévision, elle tranche de plus en plus avec la culture intellectuelle qui se nourrit d'influences françaises. La bande dessinée paraît très tôt, d'abord dans les journaux avant d'être diffusée sous forme de fascicules et d'albums. De 1930 à 1950, le théâtre burlesque remplit les salles, partout au Québec. La danse folklorique, puis les danses sociales et les rythmes sud-américains connaissent une vogue croissante à travers la « Belle Province ». Après la guerre, les Éditions Police-Journal publient en fascicules des histoires policières, des histoires d'amour et de cow-boys qui connaissent une immense diffusion. Mais, si la culture populaire pratique presque tous les arts avec succès, c'est sans doute dans le domaine de la chanson que la tradition québécoise est la plus forte : la Bolduc, le Soldat LeBrun et Alys Robi préfigurent, dès la première moitié du 20^e siècle, la grande vogue de la chanson populaire au Québec et l'engouement constant qu'elle suscitera.

52. Yves Jasmin, *La petite histoire d'Expo 67*, Montréal, Québec Amérique, p. 407.

53. Construit expressément pour l'Expo, il hébergera ensuite le Musée d'art contemporain jusqu'à ce que celui-ci déménage dans le quadrilatère de la Place des arts, en 1992.

54. Pierre Dupuy, *Expo 67 ou la découverte de la fierté*, Montréal, Éditions La Presse, 1972, p. 89.

« Le Québec est un pays divisé, sauf quand il chante »⁵⁵

Opéra, opérette, chant solo ou choral, *La bonne Chanson*⁵⁶, romance française, ballade américaine, chanson western, chanson grivoise, comédie musicale, chanson à texte... les Québécois ont toujours aimé chanter. Après la mode des chansons lyriques et au plus fort de celle des variétés américaines et européennes, durant laquelle les auteurs et mélodistes étrangers monopolisent les ondes de la radio, la chanson québécoise émerge, surtout à partir de 1945. Des auteurs-compositeurs-interprètes trouvent alors en Guy Maufette, Fernand Robidoux, Robert L'Herbier et l'équipe de CHRC à Québec, notamment, leurs premiers promoteurs. À Québec, Gérard Thibault accueille des chanteurs français et locaux dans le cabaret qui porte son nom. *Les Nuits de Montréal* sont animées par Jacques Normand au Faisan Doré, de 1948 à 1952. Félix Leclerc triomphe en France en 1951. Avant d'être délaissées, vers 1967, au profit de la Place des arts qui réservera un traitement royal aux chansonniers, les boîtes à chansons deviennent des scènes alternatives : d'abord Chez Bozo, créée pour présenter des spectacles en appui aux réalisateurs de Radio-Canada durant leur grève de 1959, puis le Patriote, le Chat noir, la Butte-à-Mathieu et une multitude d'autres... Tous les chansonniers s'y forment.

Les poètes, déjà, nommaient le pays. Les chansonniers le mettent en musique. Ils réinventent le folklore, parlent du fleuve, de l'hiver, de la ville, des ancêtres, de la langue et de la difficulté d'être minoritaire en Amérique. Ils se nomment Ferland, Brousseau, Léveillé, Desrochers, Blanchet, Lévesque, Vigneault, Dor, Gauthier, Calvé, Julien, Leyrac, Létourneau, Miville-Deschênes. Ils expriment le malaise d'une société qui se sent de plus en plus québécoise et de moins en moins canadienne-française. Le public en redemande.

Puis, en 1968, quatre jeunes artistes se voient offrir le Théâtre de Quat'Sous pour un mois. Robert Charlebois, Mouffe, Louise Forestier et Yvon Deschamps improvisent un spectacle bruyant, contestataire et irrévérencieux : *L'Osstidcho* va ouvrir les portes de l'Europe à Charlebois mais, surtout, donner au Québec la liberté de faire du rock en français. L'âge d'or de la chanson québécoise commence.

Le début d'un temps nouveau

Tout bascule et change. Rapidement. L'année de *L'Osstidcho* est aussi celle de la création des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay, des premiers spectacles de *Poèmes et chants de la résistance*, de la fondation du Théâtre d'aujourd'hui, de la parution de *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières, des débuts du *Groupe Nouvelle Aire* en danse et du premier Festival d'été de Québec. Bientôt, le Grand cirque ordinaire va bousculer la tradition théâtrale en y intégrant des chansons et de l'improvisation. La première Nuit de la poésie, au Gésù en mars 1970, transforme musiques, chansons et poèmes en fête. Le cinéma-vérité bat son plein. Offenbach, Diane Dufresne, Ville Énard Blues Band, Harmonium, Les Séguin et Beau Dommage changent la scène musicale québécoise. La Superfrancofête de 1974 instaure une nouvelle tradition de rassemblements populaires autour de la chanson. Plus de cinquante troupes professionnelles de théâtre vont se constituer, durant les seules années 70, à travers tout le Québec. La génération née après la guerre envahit la scène artistique.

Un fort sentiment nationaliste donne une couleur originale, non seulement à la chanson mais à tous les arts. Prose, poésie, dramaturgie, musique, cinéma, gestuelle et langue expriment un caractère, une personnalité et un style qu'on appelle désormais « québécois ».

55. Félix Leclerc, cité par Françoise Tétu de Labsade, *op.cit.*, p. 416.

56. « Pour contrer l'inquiétude de l'Église devant la popularité de la chanson américaine, l'abbé Paul-Émile Gadbois lance, en 1937, l'œuvre de *La bonne chanson* qui propage un patrimoine folklorique tronqué et aseptisé mais connaît néanmoins un succès phénoménal durant 20 ans. » Robert Giroux, Constance Havard et Rock Lapalme, *Le guide de la chanson québécoise*, Montréal, Triptyque, 1996, p. 17.

L'imagination se débride. La création est collective. Elle est médiatisée. Une partie importante de la culture devient enfin populaire.

La prise de parole des femmes

La culture québécoise au féminin

Au Québec comme ailleurs, les femmes participent et ont toujours participé étroitement à la vie culturelle. Le recensement de Statistique Canada de 1996 indique que 51 % des travailleurs de la culture et des médias du Québec sont des femmes. Certes, il existe encore, à la fin du 20^e siècle, des chasses gardées masculines où l'apport féminin demeure marginal : les femmes représentent à peine le cinquième des architectes, des chefs d'orchestre, des compositeurs et des arrangeurs. Par ailleurs, elles sont très majoritaires (plus de 80 %) en danse et dans les bibliothèques; elles représentent un peu plus de la moitié des écrivains et du personnel des musées ou des galeries d'art; elles forment presque la moitié des gens de théâtre, des peintres et sculpteurs et des artisans⁵⁷.

Les femmes sont également de grandes – et parfois les principales – consommatrices de culture. Sans doute est-ce pour cette raison qu'on doit à plusieurs Québécoises, non seulement d'avoir enseigné les arts mais d'avoir donné leur première impulsion à un grand nombre de bibliothèques, ensembles ou clubs musicaux⁵⁸, associations d'artistes, théâtres, galeries d'art ou compagnies de danse... Une multitude d'organismes culturels québécois sont nés grâce à l'acharnement de femmes comme Éva Circé-Côté, Monique Marcil, Gertrude Gendreau, Maryvonne Kendergi, Martha Allan, Yvette Brind'Amour, Mercedes Palomino, Françoise Berd, Agnès Lefort ou Jeanne Renaud.

Les historiens notent leur présence importante en peinture, durant les années 20 en particulier, quand se forme le Groupe de Beaver Hall, même si, note Robert Bernier, « il est toujours étonnant de constater, considérant le nombre de femmes artistes qui ont œuvré tout au long de cette décennie, que leur contribution à l'histoire de la peinture d'ici soit si peu remarquée »⁵⁹. On dénombre aussi, en 1935, 55 musiciennes francophones qui ont accédé à une notoriété internationale et, entre 1900 et 1940, 80 romans ou recueils de poésie écrits par des femmes⁶⁰. On peut également souligner qu'au Québec, les prix littéraires internationaux les plus populaires n'ont encore été octroyés qu'à des écrivaines⁶¹. Ou encore que 7 des 15 signataires du *Refus global* étaient des femmes dont l'influence sur la vie artistique aura été absolument remarquable. Enfin, aucune histoire des arts et de la culture dans le Québec du 20^e siècle ne saurait se raconter sans évoquer les noms de Germaine Malépart, Pauline Donald, Jeanne Maubourg, Martine Époque, Sylvia Daoust, Denise Pelletier, Françoise Loranger, Pol Pelletier et de tant d'autres encore.

Cependant, malgré leur nombre, l'histoire ne se souvient pas d'elles. Une anthologie récente de la poésie québécoise⁶² ne retient que 23 femmes sur un total de 140 poètes, alors que *l'Anthologie de la poésie des femmes au Québec*, pourtant, « réunit des textes de 128 de

57. Ministère de la Culture et des Communications, *La population active expérimentée des secteurs de la culture et des communications au Québec Données du recensement de 1996*, Direction de la recherche et de la statistique, septembre 1999.

58. Tels les célèbres *Ladie's Morning Musical Club* dans plusieurs villes québécoises, dès 1892.

59. Robert Bernier, *Un siècle de peinture au Québec Nature et paysages Regards de nos plus grands peintres*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1999, p. 77.

60. Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p. 292-294.

61. Le Prix Fémina à Gabrielle Roy pour *Bonheur d'occasion* en 1947 et à Anne Hébert pour *Les fous de Bassan* en 1982; le Prix Médicis à Marie-Claire Blais en 1966 pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*; le Prix Goncourt à l'Acadienne installée à Montréal, Antonine Maillet, pour *Pélagie-la-Charrette* en 1979.

62. Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, *La poésie québécoise*, Montréal, Typo poésie, 1996.

nos meilleures [femmes] poètes »⁶³. Les femmes peintres ne comptent généralement que pour le cinquième des peintres cités dans les histoires québécoises de la peinture⁶⁴. Entre 1968 et 2000, le gouvernement du Québec a remis 102 Prix du Québec à des artistes de la littérature, des arts de la scène, des arts visuels et du cinéma... dont 18 à des femmes⁶⁵.

Si l'histoire des femmes reste peu connue, celle de leur rôle dans l'évolution culturelle du Québec l'est encore moins. L'édition spéciale de la revue *L'Actualité*⁶⁶, consacrée aux 100 Québécois qui ont fait le 20^e siècle, n'aura retenu que 11 personnalités féminines. Et parmi 51 « semeurs d'idées, créateurs, raconteurs, artistes de la scène et porteurs d'âme » choisis pour illustrer le siècle... que 3 Québécoises!

L'émergence d'un féminisme rassembleur et revendicateur

Les idées féministes se manifestent dès le 19^e siècle mais une véritable prise de parole collective émerge, au plan artistique, au cours des années 70 et 80. Cette parole dénonce et ébranle. Des pièces de théâtre – *La nef des sorcières*, en 1976, *Les fées ont soif*, en 1978, celles du Théâtre des cuisines ou des Folles Alliées –, des installations visuelles comme *La chambre nuptiale* de Francine Larivée d'abord exposée en 1976, des chansons portées par Pauline Julien, Marie-Claire Séguin, Clémence Desrochers, et d'autres... dérangent. La création des revues *Québécoises Deboutte!*, *Les Têtes de pioche* et *La vie en rose*, la fondation des Éditions du remue-ménage, des Éditions de La pleine lune, de la galerie Powerhouse (devenue, depuis La Centrale) ou du Théâtre expérimental des femmes, les productions des femmes de l'ONF, le spectacle de la Saint-Jean-Baptiste de 1975 qui, pour souligner l'Année internationale des femmes, ne présente que des femmes ou encore l'exposition, annuelle depuis 1986, des Femmeuses... rassemblent.

Le mouvement s'essouffle avec les années 90. Mais les mentalités ont changé et une voix supplémentaire est désormais donnée aux femmes du Québec, à travers la création artistique. De plus, les recherches féministes se poursuivent et permettent régulièrement de lever le voile sur l'histoire des créatrices québécoises dont on reconnaîtra sans doute de mieux en mieux la contribution.

Métissage culturel et apports venus de l'extérieur

Comme tous les pays neufs, le Québec a hérité d'une multitude d'influences culturelles. Les Premières nations lui ont légué leur connaissance de la nature et du territoire, dont les échos résonnent encore aujourd'hui, notamment à travers la toponymie. La France fut, jusqu'à la première moitié du 20^e siècle, la référence culturelle la plus valorisée et imitée. La Grande-Bretagne a profondément marqué l'organisation démocratique et les États-Unis, tout un mode de vie. Et puis, l'immigration. « Sait-on, demande Simon Langlois, qu'une partie importante de nos artistes, de nos écrivains et de nos intellectuels sont de souche récente? »⁶⁷.

L'ensemble du 20^e siècle culturel s'imprègne, au Québec, d'apports venus de l'extérieur. Ces influences reviennent avec les artistes nés au Québec, qui se sont temporairement expatriés. Mais, très tôt, l'immigration d'artistes étrangers vient grossir les rangs de la colonie artistique québécoise. Ils et elles arrivent de France et de Grande-Bretagne, mais aussi de

63. Nicole Brossard et Lisette Girouard, *Anthologie de la poésie des femmes au Québec*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1991.

64. Voir, par exemple, Guy Robert, *La peinture au Québec depuis ses origines*, Sainte-Adèle, Iconia, 1978 ou encore Robert Bernier, *op.cit.*

65. Ce chiffre et plusieurs informations sur les créatrices québécoises nous ont été fournis par l'historienne Liliane Blanc, auteure du livre *Elle sera poète, elle aussi!*, Montréal, Le Jour, 1991.

66. *L'Actualité*, édition souvenir, « 100 Québécois qui ont fait le 20^e siècle », janvier 2001.

67. Simon Langlois dans Commission sur l'avenir politique et constitutionnel du Québec, *Les avis des spécialistes invités à répondre aux huit questions posées par la Commission*, document de travail n° 4, 1991, p. 583.

l'Europe entière et, bientôt, du reste du monde. Les musiciens originaires de Belgique, par exemple, jouent un rôle déterminant dans l'évolution de la vie musicale montréalaise du début du siècle⁶⁸. Au théâtre, Ludmilla Pitoëff, réfugiée à Montréal pendant la guerre, a une influence déterminante sur le jeu des Compagnons de Saint-Laurent.

Après la Seconde guerre mondiale, une nouvelle loi d'immigration favorise l'entrée au pays d'artistes immigrants au même titre que les travailleurs spécialisés⁶⁹. La danse bénéficie ainsi du talent de Ruth Abramowitz Sorel, d'Elizabeth Leese, de Seda Nercessian Zaré, de Ludmilla Chiriaeff. La littérature accueille, entre autres, les Naïm Kattan, Monique Bosco, Jacques Folch-Ribas et Alice Parizeau. On voit arriver les comédiens Françoise Faucher, Paul Buissonneau, François Rozet, Jacques Catelain et les peintres Vilallonga et Pierre Debain...

À la fin du siècle, tandis que s'amplifie l'immigration, 120 communautés culturelles cohabitent à Montréal, la ville qui exprime le plus le cosmopolitisme moderne du Québec. Même chez des artistes dont l'anglais est la principale langue d'usage, c'est le caractère français de Montréal et la conjonction des identités qui attirent⁷⁰. Ils viennent du Brésil (Sergio Kokis), du Japon (Miyuki Tanobe), du Liban (Wajdi Mouawad), du Mexique (Lhasa de Sela), de Chine (Ying Chen), d'Uruguay (Gloria Escomel), de Haïti (Dany Laferrière), du Chili (Marilyn Mallet), du Cameroun et du Sénégal (Dubmatic). En jetant l'ancre au Québec et en choisissant d'y exercer une profession artistique, ils apportent dans leurs bagages des héritages culturels qui enrichissent une culture elle-même de plus en plus appelée à faire le tour du monde.

Conclusion : confiance, profusion et éclectisme

Un sentiment de confiance et de fierté s'est installé. Des centaines d'organismes artistiques sont nés. Les artistes éditent, exposent, présentent et produisent une création dont l'éclectisme et la profusion étonnent. L'inconvénient du retard historique serait devenu un avantage : n'étant prisonnière d'aucune tradition, la culture québécoise révèle sa souplesse, son ouverture et sa créativité. Le rattrapage est si spectaculaire que certains n'hésitent pas à parler de miracle culturel québécois.

Le Québec compte désormais beaucoup d'artistes dont le public, québécois et international, ne cesse de grandir. La Guilde des musiciens du Québec, à l'œuvre depuis 1917, défend les intérêts de 3 000 musiciens à la fin du 20^e siècle. L'Union des artistes, créée en 1937 autour de ses 64 premiers membres, regroupe, en l'an 2000, quelque 3 500 comédiens et 1 000 chanteurs et chanteurs-compositeurs. L'Union des écrivains et écrivaines du Québec, fondée en 1977, compte 1 000 membres en l'an 2000. Mille artistes sont également réunis, depuis 1989, au sein du Regroupement des artistes en arts visuels. Le Regroupement québécois de la danse, institué en 1984, représente 400 danseurs et chorégraphes.⁷¹

La création québécoise émane, surtout à partir des années 70, de toutes les régions du Québec. Malgré une forte concentration qui se maintient dans la région montréalaise, les organismes artistiques, événements culturels, lieux de production et de diffusion artistique essaient tout le territoire. Même des villes québécoises de moins de 50 000 habitants sont, à la fin du 20^e siècle, indissociablement liées à des pratiques et événements artistiques : la poésie à Trois-Rivières, la musique actuelle à Victoriaville, la musique classique à Joliette ou à Saint-Irénée, la sculpture à Saint-Jean-Port-Joli, le cinéma à Rouyn-Noranda, la peinture à Baie-Saint-Paul...

68. Maryse Darsigny, Francine Descarries, Lyne Kurtzman et Évelyne Tardy (sous la direction de), *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1994, p. 177-179.

69. Iro Tembeck, *op.cit.*, p. 52.

70. Guy Bellavance, *Monde et réseaux de l'art. Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain*, Montréal, Liber, 2000, p. 248.

71. Ces chiffres sont avancés à titre indicatif puisque tous les artistes ne sont évidemment pas membres de telles associations.

Le rayonnement n'est pas que national. Quand le 20^e siècle se termine, les événements artistiques québécois présentés à l'étranger se comptent par centaines chaque année. Le Cirque du Soleil, les Violons du Roy, les comédies musicales de Luc Plamondon, les chorégraphies d'Édouard Lock, de Ginette Laurin ou de Jean-Pierre Perreault, le cinéma de François Girard ou de Léa Pool, les pièces de Robert Lepage ou de Michel Tremblay, les productions pour enfants du Théâtre des Deux Mondes ou des Éditions de la courte échelle, les œuvres picturales de Betty Goodwin ou de Geneviève Cadieux, pour ne nommer que ceux-là, voyagent maintenant dans une multitude de pays.

L'abondance de la création québécoise et l'élargissement de son rayonnement n'empêchent pas divers problèmes de persister, les plus importants restant celui de la réception de l'art, considérée par plusieurs comme étant toujours trop limitée, et celui du financement des arts, jugé insuffisant. Les artistes québécois, au milieu du 20^e siècle, se battaient pour obtenir davantage de liberté; à partir des années 80, ils se regroupent pour réclamer un financement plus adéquat et déplorer que, dans la foulée d'une logique marchande imposée par les industries culturelles, la création soit jugée à l'aune de la rentabilité et des échos qu'elle aura dans les médias.

Ces préoccupations et d'autres – la concentration de la création dans les centres urbains, la défense des droits de propriété intellectuelle à l'ère de l'électronique, la marginalisation de cultures produites par de « petits » pays dans un village globalisant – sont des inquiétudes que le Québec partage avec d'autres pays. Il partage également, avec plusieurs d'entre eux, les phénomènes strictement artistiques – mouvements d'avant-garde, éclatement des disciplines, mélange des genres, métissage des influences, impact des nouvelles technologies, etc. –, mais aussi les phénomènes sociaux qui ont marqué son évolution culturelle.

En effet, l'historien Gérard Bouchard, dans un vaste exercice de comparaison des cultures du Nouveau Monde découvre de surprenantes similitudes chez les collectivités qu'il appelle « neuyes » : « de *grandes noirceurs* entre 1920 et 1960 en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux États-Unis, au Canada et au Québec; des *révolutions tranquilles* un peu partout; des effervescences culturelles dans les années 1960-1970, alimentées par des retours à la culture populaire et au folklore, mues par une quête de l'authenticité, des racines, etc. »⁷²

C'est davantage le caractère de cette quête qui exprime l'originalité du 20^e siècle culturel au Québec. L'ambiguïté identitaire du Québec s'est, en effet, constamment manifestée durant ces 100 années constellées, à la fois, de ruptures et de continuités. Elle s'est révélée à travers la difficulté de se choisir une langue française, tantôt parisienne, tantôt internationale, tantôt québécoise, un drame qui a déchiré poètes, romanciers, dramaturges, cinéastes et, encore à la fin du siècle, beaucoup d'intellectuels. Elle a souvent fait osciller les artistes entre l'attachement au passé et l'attrait de la modernité. Elle a constitué le cœur de débats artistiques parfois virulents, qui ont opposé régionalistes et exotiques, nationalistes et internationalistes, tenants d'une culture populaire et tenants d'une culture d'élite. L'histoire de la culture québécoise aura d'abord été une très longue quête d'identité. Elle débouche, à la fin du 20^e siècle, sur un caractère universel qui permet au Québec de participer activement à l'avant-garde artistique mondiale.

Le peintre Paul-Émile Borduas, exilé à Paris où il mourra seul en 1960, écrit ces mots en 1959 à son ami le poète Claude Gauvreau : « Je me suis reconnu de mon village d'abord, de ma province ensuite, Canadien-français après, plus Canadien que Français à mon premier voyage en Europe, Canadien (tout court, profondément semblable à mes compatriotes) à New York, Nord-Américain depuis peu. De là, j'espère posséder la terre entière »⁷³.

72. Bouchard, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, p. 400.

73. Rapporté par Françoise Tétu de Lapsade, *op.cit.*, p. 314.

Références

- ARCHIVES DES LETTRES CANADIENNES. *Le théâtre canadien-français Évolution témoignages bibliographie*, Montréal, Fides, 1976.
- BELLAVANCE, Guy. *Monde et réseaux de l'art Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain*, Montréal, Liber, 2000.
- BERNIER, Robert. *Un siècle de peinture au Québec Nature et paysages Regards de nos plus grands peintres*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1999.
- BOSSÉ, Eveline. *Les grandes heures du Capitol La vie artistique et culturelle de la ville de Québec dans son théâtre le plus prestigieux*, à compte d'auteur, 1991.
- BOUCHARD, Gérard. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000.
- BOUDREAU, Diane. *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1993.
- BUREAU, Luc. *Pays et mensonges Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers*, Montréal, Boréal, 1999.
- CALDWELL, Gary et Éric WADDELL. *Les anglophones du Québec de majoritaires à minoritaires*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, (Collection Identité et changements culturels, n° 1).
- CARON, Louis. *La vie d'artiste Le cinquantenaire de l'Union des artistes*, Montréal, Boréal, 1987.
- COLLECTIF CLIO. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992.
- CONSEIL DE LA LANGUE FRANÇAISE. *Le français au Québec 400 ans d'histoire et de vie*, Fides, Les Publications du Québec, 2000.
- La culture dans tous ses états*, série documentaire en vidéos de 60 minutes, Synercom téléproduction et INRS-Culture et Société, 1998.
- DARSIGNY, Maryse, Francine DESCARRIES, Lyne KURTZMAN et Évelyne TARDY (sous la direction de). *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1994.
- DÉRY, Louise. *Un archipel de désirs : les artistes du Québec et la scène internationale*, Québec, Musée du Québec, 1991.
- DUPUY, Pierre. *Expo 67 ou la découverte de la fierté*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1972.
- DUQUETTE, Jean-Pierre (sous la direction de). *Montréal 1642-1992*, Montréal, Hurtubise HMH, 1992.
- EDDIE, Christine. *Les conditions de production et de réception des téléromans diffusés à Radio-Canada (CBFT, Montréal), 1952-1977*, Thèse de doctorat, Faculté des lettres, Université Laval, août 1985.
- FALARDEAU, Mira. « La BD française est née au Canada en 1904 », *Communications & langages*, 126, décembre 2000, p. 23-46.
- FAUCHER, Carol (sous la direction de). « La production française à l'ONF 25 ans en perspective », *Les dossiers de la Cinémathèque numéro 14*, Montréal, Cinémathèque québécoise/Musée du cinéma, 1984.
- GIROUX, Robert, Constance HAVARD et Rock LAPALME. *Le guide de la chanson québécoise*, Montréal, Triptyque, 1996.
- GREFFARD, Madeleine et Jean-Guy SABOURIN. *Le théâtre québécois*, Montréal, Boréal, 1997.
- HARVEY, Fernand et Peter SOUTHAM. *Chronologie du Québec 1940-1971*, Québec, Institut supérieur des sciences humaines, Université Laval, janvier 1972.
- HARVEY, Fernand et Andrée FORTIN (sous la direction de). *La nouvelle culture régionale*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995.
- JASMIN, Yves. *La petite histoire d'Expo 67*, Montréal, Québec Amérique, 1997.

- KALLMAN, Helmut, Gilles POTVIN et Kenneth WINTERS (directeurs). *Encyclopédie de la musique au Canada* (trois tomes), Montréal, Fides, 1993.
- LAHAISE, Robert (sous la direction de). *Québec 2000 Multiples visages d'une culture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1999, (Cahiers du Québec).
- LANGLOIS, Simon (sous la direction de). *La société québécoise en tendances 1960-1990*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990.
- LAMONDE, Yvan et Esther TRÉPANIÉRIER (sous la direction de). *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1979.
- LEBEL, Johanne. *Les Clercs de Saint-Viateur à Joliette La foi dans l'art*, Joliette, Musée d'art de Joliette, 1997.
- LEFEBVRE, Marie-Thérèse. *Jean Vallerand et la vie musicale du Québec*, Montréal, Méridien, 1996.
- Le grand héritage L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Musée du Québec, 1984.
- LEMELIN, André (en collaboration avec Claude Marciel). *Le purgatoire de l'ignorance L'éducation au Québec jusqu'à la grande réforme*, Beauport, MNH, 1999.
- LEMIRE, Maurice (sous la direction de). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1980 (tome II 1900 à 1939), 1984 (tome III 1940 à 1959), 1987 (tome IV 1970 à 1975), 1994 (tome V 1976 à 1980).
- LINTEAU, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD. *Histoire du Québec contemporain De la confédération à la crise (1867-1929) tome I; Le Québec depuis 1930 tome II*, Montréal, Boréal, 1989.
- Le Nigog*, Réimpression à l'identique des 12 numéros : janvier à décembre 1918, Montréal, Comeau & Nadeau, 1998.
- MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS. *La population active expérimentée des secteurs de la culture et des communications au Québec Données du recensement de 1996*, Direction de la recherche et de la statistique, septembre 1999.
- PROVENCHER, Jean. *Chronologie du Québec 1534-1995*, Montréal, Boréal, 1997.
- RIOUX, Marcel. *La question du Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1987, (Collection Typo essai).
- ROBERT, Guy. *La peinture au Québec depuis ses origines*, Sainte-Adèle, Iconia, 1978.
- ROY, Fernande. *Histoire de la librairie au Québec*, Montréal, Leméac, 2000.
- SERVICE DES ÉMISSIONS CULTURELLES DE LA RADIO DE RADIO-CANADA, RÉSEAU FM. *Les 50 ans de l'ONF*, Montréal, Éditions Saint-Martin/Les Entreprises Radio-Canada, 1989.
- TEMBECK, Iro. *Danser à Montréal Germination d'une histoire chorégraphique*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1991.
- Terre des hommes, exposition internationale des beaux-arts, 28 avril-27 octobre 1967*, Expo 67, Montréal, Canada, 1967.
- TÉTU DE LABSADE, Françoise. *Le Québec Un pays une culture*, deuxième édition revue et augmentée, Montréal, Boréal, 2001.
- TREMBLAY, Danielle. *Le développement historique et le fonctionnement de l'industrie de la chanson québécoise*, [En ligne], 1995, [<http://www.filtronique-son-or.com/chanson/>].
- VINCENT, Odette. *La vie musicale au Québec Art lyrique, musique classique et contemporaine*, Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 2000.

Quelques événements de l'histoire des arts et des lettres au Québec, 1900-2000

- 1900 – Théâtre National (jusqu'en 1952).
- 1903 – Orchestre symphonique de Québec. Publication de l'œuvre d'Émile Nelligan. Premier enregistrement sonore québécois. Autorisation de fonder la Bibliothèque municipale de Montréal (ouvre ses portes en 1917), malgré l'opposition de M^{gr} Bruchési. *Motu proprio*, encyclique de Pie X s'opposant à certaines pratiques musicales. Projet de loi contre les mauvais théâtres.
- 1904 – Conservatoire de musique de l'Université McGill. Condamnation, par M^{gr} Bruchési, du roman québécois *Marie Calumet* de Rodolphe Girard. Les *Aventures de Timothée* d'Albéric Bourgeois, dans *La Patrie*, première bande dessinée de langue française au monde.
- 1905 – Conservatoire de musique de Lavallée-Smith. Polémique sur l'existence d'une littérature canadienne.
- 1906 – Le Ouimetoscope à Montréal, première salle de cinéma.
- 1907 – Théâtre populaire du Québec à Québec. Conservatoire Lassalle. M^{gr} Bruchési interdit la représentation de *La Rafale* au Théâtre des nouveautés.
- 1908 – M^{gr} Bégin interdit une représentation de *La Tosca* à Québec. L'École d'enseignement supérieur (Montréal), premier des deux collèges classiques ouverts aux filles.
- 1910 – Compagnie d'opéra de Montréal (jusqu'en 1913). Le quotidien *Le Devoir*.
- 1911 – Prix d'Europe (permet un séjour de deux ans d'études en Europe).
- 1912 – Polémique sur le futurisme, dans *Le Devoir*. Bureau de censure des vues animées.
- 1916 – Début des enquêtes ethnographiques de Marius Barbeau. *Maria Chapdelaine*, roman posthume de Louis Hémon.
- 1917 – Association des musiciens du Québec (Guilde des Musiciens en 1988). Premier concert de musique moderne.
- 1918 – Publication des 12 numéros de la revue artistique multidisciplinaire *Le Nigog*.
- 1919 – CFCF, première station radiophonique québécoise.
- 1920 – Université de Montréal (créée à partir de la succursale montréalaise de l'Université Laval). Faculté de musique de l'Université McGill.
- 1921 – Société canadienne d'opérette (jusqu'en 1933). Association des auteurs canadiens. Lettre pastorale de M^{gr} Bruchési contre la mode, la danse, le cinéma et le théâtre.
- 1922 – École de musique de l'Université Laval. École des Beaux-Arts de Montréal. Prix Athanase-David. CKAC, première station radiophonique de langue française.
- 1923 – École des Beaux-Arts de Québec. Semaine annuelle de la musique (jusqu'en 1939). Lettre pastorale de M^{gr} Bégin sur les danses modernes, les robes immodestes, la fabrication de l'alcool et le cinéma corrompueur.
- 1926 – École normale de musique des sœurs de la Congrégation Notre-Dame (devient le module de musique de l'UQAM en 1969).
- 1927 – Incendie du cinéma Laurier Palace à Montréal qui, causant la mort de 78 enfants, renforce le discours sur les dangers du cinéma.
- 1929 – Premier concert d'œuvres de compositrices. 1 319 orgues fabriqués par Casavant frères pour toute l'Amérique, depuis 1893. *L'Heure provinciale* (musique de concert) à CKAC.

- 1930 – Montreal Repertory Theatre (jusqu'en 1952). Théâtre Barry-Duquesne, première troupe professionnelle dirigée par des francophones. Le Trio lyrique.
- 1932 – École supérieure de musique d'Outremont (Vincent-d'Indy). Palais Montcalm à Québec. *Manifeste de la jeune génération*, rédigé par André Laurendeau.
- 1933 – Musée du Québec.
- 1934 – Orchestre de la Société des concerts symphoniques de Montréal (devient l'Orchestre symphonique de Montréal en 1953). Début de l'inventaire des œuvres d'art du Québec par Gérard Morisset. Condamnation, par le Cardinal Villeneuve, du roman québécois de Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés*. Débuts de Raoul Jobin, à l'Opéra de Paris. *L'auberge des chercheurs d'or* d'Alfred Rousseau, premier radiroman.
- 1935 – École du meuble.
- 1936 – Les Variétés lyriques (jusqu'en 1955). Entrée en ondes de la radio de Radio-Canada.
- 1937 – Éditions Fides. Les Compagnons de Saint-Laurent (jusqu'en 1952). *Les Cahiers de La Bonne Chanson* de l'Abbé Charles-Émile Gadbois. Première librairie d'Henri Tranquille à Montréal. Fédération des artistes de la radio (ancêtre de l'Union des artistes).
- 1938 – Centre catholique d'action cinématographique. Première tournée des *Fridolinades* de Gratien Gélinas. Première loi sur le cinéma. *L'heure symphonique* à la radio de Radio-Canada.
- 1939 – Société d'art contemporain (jusqu'en 1948). Orchestre symphonique de Sherbrooke. Polémique sur la poésie contemporaine dans *Le Jour*.
- 1940 – Essor temporaire de l'édition québécoise. Montreal Women's Symphony Orchestra (jusqu'en 1960). Polémique autour des *Sept mystères du destin d'Europe* de Jules Romains, après sa visite au Québec.
- 1941 – The Opera Guild (jusqu'en 1970). Exposition des peintres dits « Indépendants », à Québec. Librairie de Paul Michaud à Québec. *Radio-Collège* à la radio de Radio-Canada (jusqu'en 1955). Service de ciné-photographie du Québec. École des arts graphiques de Montréal. Conférence de Kingston (Ontario) au cours de laquelle des artistes canadiens dénoncent l'indifférence des gouvernements à l'endroit des arts.
- 1942 – Manifeste des membres de la future troupe de théâtre l'Équipe, publié dans *la Presse*. *À la croisée des chemins* de Jean-Marie Poitevin, premier long métrage de fiction « parlant » réalisé au Québec.
- 1943 – Adoption de la loi qui rend la fréquentation scolaire obligatoire jusqu'à l'âge de quatorze ans. L'Équipe (remplacée par le Rideau Vert en 1948). Conservatoire de musique du Québec à Montréal. *Les Sagittaires*, exposition d'art moderne à Montréal. Marche des artistes canadiens à Ottawa et dépôt d'un mémoire réclamant un financement public des arts et la création d'un Conseil des arts du Canada.
- 1944 – Loi sur la gratuité des livres scolaires. Conservatoire de musique du Québec à Québec. École des arts graphiques de Montréal. Studio de danse d'Elizabeth Leese à Montréal. Ruth Sorel Modern Dance Group. L'Académie canadienne-française. Archives de folklore de l'Université Laval. André Breton au Québec. *Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin, premier roman « urbain » de la littérature québécoise.
- 1945 – Loi autorisant la création d'un service provincial de radiodiffusion (désigné sous le nom de Radio-Québec). Élargissement des pouvoirs du Bureau provincial de censure du cinéma.
- 1946 – Première exposition des peintres automatistes à Montréal. Participation des Automatistes québécois à l'exposition internationale du surréalisme à New York. Querelle opposant Robert Charbonneau et *la Nouvelle relève* à Aragon, Cassou et d'autres écrivains de *Lettres françaises*.

- 1947 – Première exposition des peintres automatistes à Paris. *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Prix Fémina à *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy. Cinémathèque municipale de Montréal. L'Archevêché de Montréal interdit la représentation des *Enfants du paradis* de Marcel Carné à l'Université de Montréal.
- 1948 – Scandale provoqué par la représentation de *Lucrèce d'Obey* par les Compagnons de Saint-Laurent. Manifestes *Prisme d'yeux* et *Refus global*. Borduas, congédié de l'École du meuble. Apparition des premiers disques 33 tours. Les Ballets-Québec.
- 1949 – Second manifeste publié par Borduas, *Projections libérantes*. Jeunesses musicales du Canada. Apparition des premiers disques 45 tours. Prix du Cercle du livre de France. Polémique dans le *Petit Journal* autour du livret de Claude Gauvreau pour l'opéra de Pierre Mercure *Le Vampire et la Nymphomane*. Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, lettres et sciences au Canada (rapport déposé en 1951).
- 1950 – Faculté de musique à l'Université de Montréal. Galerie Agnès Lefort, première galerie d'avant-garde. Quebec Dance Teachers Association. La revue *Cité libre*. Loi sur les publications et la morale. Querelle autour du manuel unique d'histoire du Canada.
- 1951 – Théâtre du Nouveau Monde. Centre musical du Mont Orford. *La petite Aurore, l'enfant martyre*, le film. Félix Leclerc, lauréat du Prix de l'Académie du disque Charles-Cros.
- 1952 – Entrée en ondes de la télévision de Radio-Canada. Faculté de musique de l'Université de Montréal. Les Ballets Chiriaeff (deviennent Les Grands Ballets canadiens en 1958). Recommandations du Cardinal Léger sur la danse. Première participation de peintres québécois (Alfred Pellan et Goodridge Roberts) à la Biennale de Venise. Premier club de livres. 59 millions d'entrées dans les salles de cinéma du Québec.
- 1953 – Éditions l'Hexagone. Premier festival de ballet à Montréal. Borduas s'exile aux États-Unis. Zone de Marcel Dubé, au Dominion Drama Festival. *Tit-Coq* adapté au cinéma. Théâtre-Club (jusqu'en 1964). *La famille Plouffe* de Roger Lemelin, premier téléroman.
- 1954 – Conservatoire d'art dramatique du Québec à Montréal. Premier concert de musique contemporaine. *L'heure du concert* à la télévision de Radio-Canada. L'Université de Sherbrooke. Âge d'or des ciné-clubs au Québec (jusqu'en 1962). Interdiction, par le gouvernement québécois, d'utiliser les films de l'ONF dans les écoles. L'Union des jeunes écrivains.
- 1955 – Galerie l'Actuelle à Montréal, première galerie d'art non figuratif. Théâtre de Quat'Sous. Rétrospective des œuvres d'Alfred Pellan à Paris. Première tournée du TNM à Paris. *Séquences* et *Images*, deux revues consacrées au cinéma. Polémique entre Fernand Leduc et Borduas autour de l'exposition *Espace 55*. Manifeste plasticien d'un groupe d'artistes montréalais. Premier théâtre d'été, à Sun Valley.
- 1956 – Conseil des arts de la région métropolitaine (à Montréal). Premier concours de la chanson canadienne. Déménagement des bureaux de l'ONF à Montréal. Association des artistes non figuratifs de Montréal. La revue *Vie des arts*.
- 1957 – Conseil des arts du Canada. Éditions Leméac. Théâtre de l'Estoc à Québec (jusqu'en 1967). Comédie canadienne (jusqu'en 1970), premier théâtre subventionné par le gouvernement québécois. Montreal Theatre Ballet (jusqu'en 1959). Première rencontre des poètes canadiens (devient la Rencontre des écrivains en 1960). Rapport de la Commission Fowler sur la radio et la télévision.
- 1958 – Éditions de l'Homme. Loi québécoise sur les bibliothèques publiques. Conservatoire d'art dramatique du Québec à Québec. Association canadienne du théâtre

amateur (devient l'Association québécoise du jeune théâtre en 1972). *Le temps des lilas* de Marcel Dubé, joué à Paris et à Bruxelles. Salon de la jeune peinture à l'École des beaux-arts de Montréal. Groupe de Danse Moderne. Le TNM à New York. Premier concours des jeunes auteurs à Radio-Canada. *Les raquetteurs*, premier film de cinéma-vérité québécois. La revue *Liberté*.

- 1959 – Les Bozos. Théâtre de l'Égrégoire (théâtre expérimental) (jusqu'en 1968). Théâtre de la Marjolaine à Eastman. Première participation d'un artiste québécois (Jean-Paul Riopelle) à la Documenta de Cassel. Début des subventions gouvernementales aux bibliothèques publiques. Premières boîtes à chansons. Scandale créé par la présentation de *La Plus Belle de Céans* de Charlotte Boisjoli à Radio-Canada. Grève des réalisateurs de Radio-Canada.
- 1960 – Éditions Hurtubise HMH. Festival international du film à Montréal. Revue *Objectif*, consacrée au cinéma. École nationale de théâtre du Canada, à Montréal. Apparition des livres de poche en langue française. Le Canada, lauréat du prix de la meilleure représentation nationale au Concours Guggenheim avec des œuvres de Borduas, Riopelle, Bellefleur, Allyn et Town. 1 000^e représentation du TNM. Polémique autour des *Insolences du Frère Untel* de Jean-Paul Desbiens.
- 1961 – Ministère des Affaires culturelles du Québec. Rétrospective Borduas à Amsterdam. Éditions du Jour. Première Semaine internationale de la musique actuelle. Commission royale d'enquête sur l'enseignement (Rapport déposé en 1963). École nationale de théâtre du Canada. Télé-Métropole.
- 1962 – Presses de l'Université de Montréal. Exposition de peintres québécois à Spolète en Italie. Achat, par le gouvernement, d'un atelier à Paris mis à la disposition des artistes québécois. Demande d'abolition de la censure, par le *Rapport Régis* sur la censure au Québec. Loi sur l'assurance-édition. Musée d'art contemporain. Première participation du Québec à la Journée mondiale du théâtre de l'UNESCO. Premier disque de Gilles Vigneault.
- 1963 – Manifestations autour de l'inauguration de la Place des Arts de Montréal. Revue *Parti pris*. Association professionnelle des cinéastes. Connaissance du cinéma (devient la Cinémathèque canadienne en 1964, puis la Cinémathèque québécoise en 1971). Éditions du Boréal Express. Scandale à Asbestos autour d'une sculpture d'Armand Vaillancourt. Rapport de la Commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec. Centre dramatique du Conservatoire (devient le Théâtre populaire du Québec en 1966).
- 1964 – Livre blanc sur la culture de Pierre Laporte. Rapport de la Commission d'enquête sur le commerce du livre. Première tournée du Théâtre du Rideau Vert à Paris. Salon du livre itinérant, présenté à Amos, Rouyn-Noranda, Hull et Chicoutimi. Conservatoire de musique de Trois-Rivières. Début de la coopération culturelle franco-québécoise. Éditions Parti pris. Nouvelle compagnie théâtrale. Première tournée du Rideau vert à Paris. Premier symposium international de sculpture à Montréal. Nouveau débat sur le jocal avec la publication de *Le Cassé* de Jacques Renaud.
- 1965 – Loi québécoise sur les librairies. Musée d'art contemporain. Conservatoire de musique de Val d'Or. Revue littéraire *La barre du jour*. Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD). *Une maison, un jour* de Françoise Loranger, joué à Paris et en Russie. Loi établissant l'accréditation des librairies. Premières mises en scène d'André Brassard. Premier prix au Festival international de la chanson à Sopot (Pologne) à Monique Leyrac, avec la chanson *Mon pays* de Gilles Vigneault.

- 1966 – Commission d'étude sur l'enseignement des arts au Québec. Société de musique contemporaine du Québec. Association des producteurs de films du Québec. Groupe de la Place Royale, première troupe de danse moderne. École supérieure des Grands Ballets canadiens. Prix Médicis à *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais.
- 1967 – Exposition universelle à Montréal. Syndicat des écrivains du Québec. Bibliothèque nationale du Québec. Conservatoire de musique de Chicoutimi. Conservatoire de musique de Hull. Débats sur la censure à la suite des nombreuses descentes de l'escouade de la moralité de la ville de Montréal. Construction de centres culturels à travers le Québec. Quatuor du nouveau jazz libre du Québec.
- 1968 – *L'Osstidcho*. Théâtre d'aujourd'hui. Troupe de danse Groupe Nouvelle Aire (jusqu'en 1982). Radio-Québec. Université du Québec. *Les Belles-sœurs* de Michel Tremblay au Théâtre du Rideau Vert : nouveaux débats sur le joul. *Poèmes et chants de la résistance*. Festival d'été de Québec. Acquisition, par le gouvernement, du bateau-théâtre l'Escalpe qui entreprend une tournée à travers les villes et villages du Québec. Option théâtre au Cégep Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse.
- 1969 – Hubert Aquin refuse le Prix du gouverneur général. Centaur Theatre Company. Baccalauréat en art dramatique à l'Université du Québec à Montréal. Option théâtre au Cégep de Saint-Hyacinthe. *Lindbergh* de Charlebois, primée au Festival de Spa. Festival de la chanson de Granby. Premiers ciné-parcs.
- 1970 – Première Nuit de la poésie au Gesù. Grand cirque ordinaire. L'Infonie. *L'homme rapaillé* de Gaston Miron. Censure, par l'ONF, du film de Denys Arcand, *On est au coton*. Pauline Julien et Gilles Vigneault lauréats du Grand Prix du disque de l'Académie Charles-Cros. Vague de cinéma érotique québécois. *Mainmise*, organe de contre-culture. Emprisonnement de plusieurs artistes québécois sous la Loi des mesures de guerre, lors de la Crise d'octobre. Querelle autour de la murale de Jordi Bonet et de l'inscription de Claude Péloquin au futur Grand Théâtre de Québec.
- 1971 – Grand Théâtre de Québec. L'Opéra du Québec (jusqu'en 1975). Le Trident, 1^{re} troupe de théâtre professionnel à Québec. Manifeste de l'Association professionnelle des cinéastes du Québec. Premiers monologues d'Yvon Deschamps. Écrits des forges. Éditions du Noroît. Controverse au sujet de la censure au cinéma.
- 1972 – Création à l'ONF du programme *En tant que femmes* (puis, en 1974, du Studio D, le studio des femmes). Les Ballets Jazz de Montréal. Premier récital de Diane Dufresne à l'Olympia de Paris. Débats autour du joul quand les gouvernements du Québec et du Canada refusent de subventionner la présentation des *Belles-sœurs* au festival du Théâtre des Nations. Censure du téléroman *Le paradis terrestre* de Jean Filiatrault.
- 1973 – Théâtre Les Gens d'en Bas (Bic). Association des réalisateurs de films du Québec. Conservatoire de musique de Rimouski. Quotas de chansons francophones imposés aux radios canadiennes de langue française. La Galerie Flamings Aprons (deviendra Powerhouse en 1974), premier centre d'exposition multidisciplinaire pour les femmes.
- 1974 – Occupation, par les réalisateurs, du Bureau de surveillance du cinéma du Québec pour protester contre les lenteurs du gouvernement du Québec à légiférer en matière de cinéma. Compagnie de danse Eddy Toussaint. Éditions Québec Amérique. Éditions de la courte échelle. La Superfrancofête.
- 1975 – Loi sur le cinéma et création de l'Institut du cinéma. Rapport Miville-Deschênes sur la situation du théâtre au Québec. Éditions de la Pleine lune. Éditions Quinze. Les Enfants du Paradis (deviendra Carbone 14 en 1980). Rencontre internationale de la contre-culture à Montréal à laquelle participent William Burroughs et Allen Ginsberg. Spectacle de la Saint-Jean-Baptiste entièrement produit et présenté par des femmes.

- 1976 – Livre vert de Jean-Paul L'Allier, *Pour l'évolution de la politique culturelle*. Conseils régionaux de la culture. Démantèlement de l'exposition *Corridart* par la Ville de Montréal, la veille de l'ouverture des Jeux olympiques. Premier succès de la comédie musicale *Starmania*. Les revues *Lettres québécoises* et *Cahiers de théâtre Jeu*. Éditions du Remue-ménage.
- 1977 – J.A. *Martin photographe* de Jean Beaudin, primé au Festival de Cannes. L'Union des écrivains du Québec. L'orchestre des jeunes du Québec. Création de deux nouveaux Prix du Québec : arts de la scène et arts visuels. Festival des films du monde de Montréal. Ligue nationale d'improvisation.
- 1978 – Livre blanc de Camille Laurin, *La politique québécoise de développement culturel*. Festival international de Lanaudière. Orchestre symphonique de Trois-Rivières. Société de développement des industries culturelles (devient la SOGIC en 1987 et la SODEC en 1994). Scandale autour de la pièce *Les fées ont soif* de Denise Boucher. Charles Dutoit à l'Orchestre symphonique de Montréal.
- 1979 – Orchestre symphonique du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Formation supérieure en danse au Cégep du Vieux-Montréal, à l'Université Concordia, à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université de Montréal. Maîtrise en art dramatique à l'UQAM. Prix Goncourt à *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet. Théâtre expérimental des femmes. Festival international de Jazz de Montréal. Plan quinquennal visant le développement des bibliothèques (Plan Vaugeois).
- 1980 – Les Événements du Neuf (déjeuners-causerie présentant la démarche de jeunes compositeurs). Opéra de Montréal. Incendie à la Bibliothèque nationale du Québec. Création d'un Prix du Québec pour les artistes du cinéma. Lock-Danseurs (devient La La La Human Steps en 1982).
- 1981 – Politique d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement. Inauguration d'un studio du Québec à New York. Société professionnelle des auteurs et compositeurs du Québec. États généraux du théâtre. Premier vidéoclip québécois. Festival international du film sur l'art.
- 1982 – Maison québécoise du théâtre pour l'enfance et la jeunesse. Controverse suscitée par l'exposition *Art et féminisme* au Musée d'art contemporain. Prix Fémina aux *Fous de Bassan* d'Anne Hébert. Rapport du Comité d'étude sur la politique culturelle fédérale (Applebaum-Hébert). Premier Oscar de Frédéric Back pour *Crac*. Biennale nationale de céramique (Trois-Rivières). Symposium international de la nouvelle peinture (Baie-Saint-Paul). Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue.
- 1983 – Bibliothèque Gabrielle-Roy (Québec). Festival international de musique actuelle de Victoriaville. Conseil québécois du théâtre. Artistes pour la paix.
- 1984 – Opéra de Québec. Le Cirque du Soleil. Festival international du Domaine Forget. Festival en chanson de Petite Vallée. Orchestre symphonique de Laval. Orchestre symphonique de Joliette-Lanaudière. Regroupement québécois de la danse. Les Violons du Roy. Nouvelle Loi sur le cinéma qui crée l'Institut québécois du cinéma et la Société générale du cinéma.
- 1985 – Festival de théâtre des Amériques. Les 100 jours d'art contemporain (jusqu'en 1996). Festival international de la Poésie (Trois-Rivières).
- 1986 – Coalition du monde des arts et des industries culturelles (en faveur d'un investissement de 1 % du budget de l'État en culture). Orchestre symphonique de la Montérégie. Orchestre symphonique régional d'Abitibi-Témiscamingue. Télévision Quatre Saisons. Festival des films du monde de Québec. Festi Jazz international de Rimouski.

- 1987 – Premiers succès internationaux de Robert Lepage avec *La trilogie des dragons*. Orchestre symphonique de Mont-Royal. Festival international Nuits d'Afrique (Montréal). Coup de cœur francophone.
- 1988 – Musée de la civilisation du Québec. Adoption de deux lois québécoises sur le statut professionnel des artistes. Festival du film international de Baie-Comeau.
- 1989 – L'opéra romantique *Nelligan*, première œuvre lyrique québécoise à connaître un succès populaire. Regroupement des artistes en arts visuels. Le mois de la photo à Montréal (biennal). Les FrancoFolies de Montréal.
- 1990 – Nouvel ensemble moderne. Les 20 jours du théâtre à risque. Festival international de théâtre amateur du Québec – Les Coups de théâtre francophone.
- 1991 – Espace Go (Montréal).
- 1992 – La politique culturelle du Québec, *Notre culture, notre avenir*. Conseil des arts et des lettres du Québec. Festival international de nouvelle danse (Montréal). Carrefour international de théâtre de Québec.
- 1993 – L'Internationale du cinéma de l'Estrie.
- 1994 – Festival de la littérature mondiale. Ex Machina (à Québec).
- 1995 – Orchestre symphonique de l'Estuaire (Bas Saint-Laurent). Librairie du Québec à Paris. Usine C (Montréal). L'internationale de sculpture (Saint-Jean-Port-Joli). Rendez-vous international de théâtre jeune public. Montréal, siège social de l'International Symposium of Electronic Arts.
- 1996 – Attribution d'un mandat culturel à la télévision éducative Radio-Québec qui devient Télé-Québec. Première participation du Québec à la journée mondiale du livre. Carrousel international du film de Rimouski. Politique de diffusion des arts de la scène, *Remettre l'art au monde*.
- 1997 – Biennale internationale d'art miniature (Ville-Marie). Biennale Champ libre. Manifestation internationale architecture, vidéo et art électronique (Montréal).
- 1998 – Grande Bibliothèque du Québec. La Biennale de Montréal. Rencontres internationales du court métrage de Montréal. Festival des musiques du monde de Lévis. La Cité du multimédia (Montréal). Québec Writers Federation. Politique de la lecture et du livre, *Le temps de lire, un art de vivre*.
- 1999 – Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières. Festival littéraire international de Montréal Métropolis Bleu. Printemps du Québec à Paris.
- 2000 – Mouvement pour les arts et les lettres. Festival Montréal en lumière. Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal. Politique muséale, *Vivre autrement la ligne du temps*.